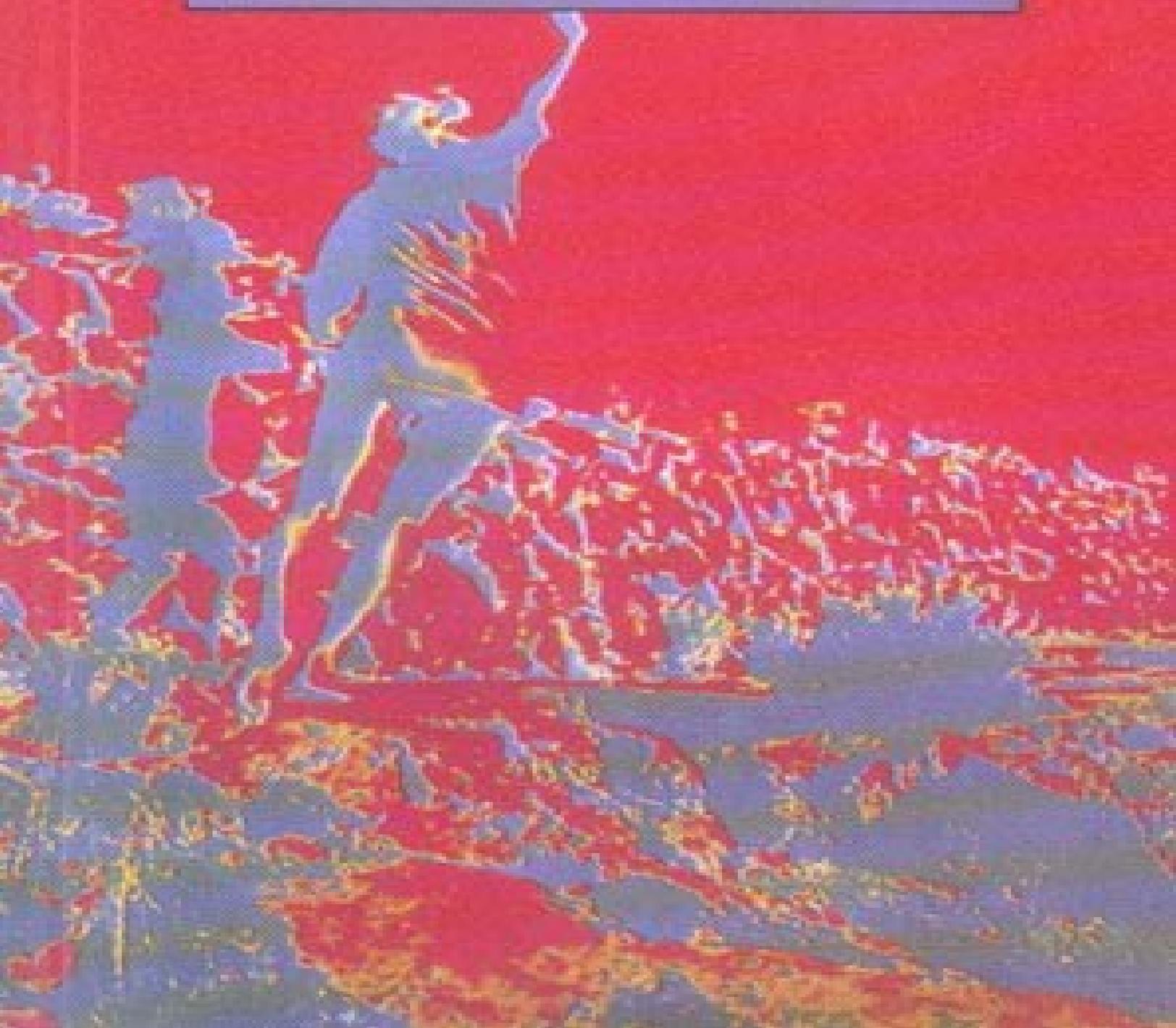


Gnoli / Volpi

Le LSD  
et les années  
psychédéliques

Entretiens avec Albert Hofmann

Rivages poche / Petite Bibliothèque



**Antonio Gnoli**

**Franco Volpi**

**Le LSD  
et  
les années psychédéliques**



**Rivages poche Petite Bibliothèque**

Collection dirigée par Lidia Breda

Le LSD et les années psychédéliques  
Entretiens avec Albert Hofmann  
*Traduit de l'italien par René de Ceccatty*

Retrouvez l'ensemble des parutions des Éditions Payot & Rivages sur  
[www.payot-rivages.fr](http://www.payot-rivages.fr)

**Titre original :**

***Il Dio degli acidi.***

***Conversazioni con Albert Hofmann***

© 2003, RCS Libri S.p.A., Milan

® 2004, Éditions Payot & Rivages  
pour la traduction française

© 2006, Éditions Payot & Rivages  
pour l'édition de poche

106, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

ISBN : 2-7436-1533-8

ISSN : 1158-5609

# Introduction

Quand tout débuta pour nous, Albert Hofmann avait l'âge respectable de quatre-vingt-onze ans, une solide réputation de savant humaniste et une histoire extraordinaire à raconter.

Ce que vous vous apprêtez à lire n'est donc pas seulement le récit de la manière dont on est parvenu à la découverte du LSD. Et il ne s'agit qu'en partie d'un éclairage sur une période effervescente de notre histoire – en gros, les années soixante – où l'acide lysergique supplanta d'autres substances, s'imposa comme une mode prédominante et aspira à devenir l'un des emblèmes de la culture alternative.

Ce que nous avons à cœur, c'était, de fait, de profiter d'une situation exceptionnelle, de la présence et de la disponibilité d'Albert Hofmann, pour tenter de dégager les caractéristiques d'une expérience, comme on le verra, unique en son genre. Et surtout de permettre la rencontre d'un homme qui fut dionysiaque sans être subversif, littéraire sans sombrer dans le romanesque, onirique sans la prétention d'imposer une énième lecture de l'inconscient.

On prétend que la rencontre entre des êtres humains favorise parfois la connaissance des choses qu'ils portent en eux-mêmes et que ces dernières sont intéressantes dans la mesure où quiconque en est le dépositaire est en mesure de les éclairer. Ce qui nous intéressait, ce n'était pas la chose, mais la personne qui la possédait. De sorte que notre intérêt pour la drogue n'est qu'oblique et indirect. Ce qui avant tout nous intriguait et nous attirait était la personne d'Albert Hofmann, en même temps que son monde culturel et symbolique, riche d'implications étranges et insoupçonnables, que sa découverte a évoquées, avec les personnages qu'il a connus, ses convictions, et la vision du monde qui a mûri en lui.

De ce point de vue, il est clair que le présent livre ne doit pas être lu comme une sorte de bilan de l'affrontement incontournable entre ce qui est bien et ce qui est mal. Avec toutes les précautions, les attentions, les distinguos disséminés dans le texte, nous pensons que n'importe qui est aujourd'hui en mesure d'en évaluer personnellement les risques et les pièges.

Il serait donc restrictif, sinon déplacé, de limiter le cas Hofmann entre les frontières morales du « problème de la drogue ». La réalité et l'imaginaire que son nom évoque sont beaucoup plus amples et relèvent d'une autre catégorie.

Des associations plus profondes et plus pertinentes apparaissent déjà, si l'on place le phénomène dans une perspective culturelle, en rappelant le sens sacré qu'il revêtait au sein des grandes civilisations traditionnelles. Ou même si on le considère dans les termes où les ancêtres de la médecine occidentale le concevaient : Hippocrate et Galien. La « drogue » entendue comme substance qui « vainc » le corps au lieu d'être vaincue par lui, c'est-à-dire assimilée et digérée, et qui, administrée en doses infimes, produit des transformations organiques et psychiques spectaculaires.

N'est-il pas surprenant qu'une combinaison insignifiante de molécules soit en mesure d'altérer, à une puissance incroyable, nos perceptions et nos sensations, notre imagination et notre créativité, au point de dilater la conscience que nous avons de nous-mêmes ?

Le nom d'Hofmann fait penser à cela plutôt qu'à la rigide sémantique du problème de société et de jeunesse, que désormais recouvre le concept de « drogue ». Pourtant, dans son cas, le problème est mieux suggéré par le terme de « substances psychotropes » ou « hallucinogènes » : il focalise l'attention sur ces aspects qui font de sa découverte si puissante un canal pour explorer et connaître la psyché, une occasion de transformation et de régénération.

À cela s'ajoute un autre terme efficace pour éclairer l'ensemble artistique, littéraire et culturel lié à la découverte du LSD : le « psychédélisme ». Hofmann, qui appartient à la génération patriarcale de Jünger, en a été le précurseur et le préparateur, plus que le défenseur et le participant.

En discutant de « drogues », on est normalement enclin à s'attendre à être entendu en dépit de ce que le sujet comporte d'interdit, de transgressif, de provocateur par rapport à la raison et à ses statuts, à la société et à ses règles. Il n'y a pas de doute que ces composantes – non dépourvues d'une certaine suggestion rhétorico-sentimentale – ont accompagné les récits et les descriptions du phénomène et continuent à

le faire. La littérature concernée est suffisamment vaste. On pourrait, si on le voulait, reconstruire sa fortune, surtout à partir de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

Il se produisit alors quelque chose d'assez puissant pour retirer à la raison ses repères les plus solides qui, jusqu'alors, paraissaient invincibles. Ce fut surtout la littérature et la poésie qui enregistrèrent les effets d'une telle crise, qui proposèrent une nouvelle façon de « sentir » la réalité, de placer la « drogue » au centre de leur expérience esthétique. Qu'il s'agisse d'opium, de haschich ou de quelque autre substance exotique, l'important était finalement de décrire ce qui arrivait et d'élever les effets au niveau d'une façon nouvelle d'aborder la connaissance.

Ce que l'Occident devait par la suite faire des « drogues », à savoir quelque chose d'interdit et de consommable en même temps, trouvait ainsi dans le modèle littéraire sa première et féconde contradiction.

Il peut sembler curieux, ou du moins singulier, qu'au moment où certaines substances dilatent et enrichissent le rêve culturel de certains protagonistes du XIX<sup>e</sup> siècle, elles gagnent aussi des zones sociales placées exactement aux antipodes du salon littéraire.

À l'époque de De Quincey et de Baudelaire, de vastes poches de population touchées par le paupérisme et par l'épuisement trouvèrent dans la drogue, avant même que dans le vin, un remède provisoire. Il serait intéressant de reconstruire cette petite histoire parallèle, au fond mal connue, qui a accompagné – surtout en Angleterre – la révolution industrielle. Un dionysisme de masse, étranger à notre sensibilité, mais au demeurant capable de devancer son temps, soumit des strates non négligeables de la population aux effets rêveurs et analgésiques de l'opium et de ses dérivés. Des prostituées, des voleurs, des ouvriers, des soldats et même des enfants constituèrent les catégories les plus exposées à l'étourdissement. Une marginalité dévoyée par les effets insidieux de l'usage de stupéfiants fut enveloppée par une excitation à bon marché. Une masse mouvante et composite, nocturne et violente, euphorisée, déprimée, criminalisée représenta un substrat subversif, inquiétant et par certains aspects peu perceptible.

Il est toutefois indéniable qu'au XIX<sup>e</sup> siècle les drogues doivent leur

notoriété au fait d'avoir franchi le seuil séduisant de la littérature. Une métamorphose radicale piège, bouleverse et renverse priorités et valeurs. Parfois, il semble que le sommeil l'emporte sur la veille, la folie sur la raison, la nuit sur le jour, l'exception sur la norme, le monstrueux sur l'ordinaire. Un système de coordonnées mentales, jusqu'alors considéré comme stable et ferme, inverse ses signes, renonce à ses prétentions de représentation. Une façon différente et obscure de sentir se propage alors, impliquant le rapport avec les choses et les êtres. Qu'il s'agisse d'un voyage initiatique qui a pour dessein de mettre à l'épreuve les vertus cognitives, potentielles et secrètes, cachées dans les profondeurs humaines, ou d'un parcours grâce auquel atteindre aux cimes insoupçonnées du plaisir, le monde, quoi qu'il en soit, semble suspendre toute législation. Les effets qu'une « drogue » produit équivalent, de ce fait, à la pénétration d'un *no man's land*, dont les frontières et les caractéristiques sont, en majorité, inconnues.

La crainte qu'une « drogue » peut déchaîner a ici son explication énigmatique. C'est Jünger qui a exprimé, mieux que quiconque, ce sentiment de panique menaçante qu'un « voyage » peut receler, comme déplaisante surprise : « La peur, écrit-il, naît de la perception de l'inquiétant. »

Les descriptions récurrentes que nos héros proposent, avant même d'être une expérience littéraire, sont la tentative rassurante de donner une forme à ce monde inconnu qui se déploie à leurs yeux.

Il est tout aussi évident que les effets des « drogues » ne sont pas des grandeurs parfaitement mesurables. Elles oscillent et varient en qualité selon le type de substance, de doses, d'équilibre et de prédisposition de ceux qui en prennent.

Les résultats synesthésiques du LSD ne sont, en aucun cas, assimilables à ceux – par exemple – de l'opium, du haschich ou de la cocaïne. Quand Hofmann décrit l'usage du LSD, pris en compagnie de son ami Jünger, il n'a aucune intention ni didactique ni le moins du monde comparable au rituel d'un thé pris à cinq heures. L'attention qu'il porte à la « forme » – à la disposition dans laquelle on doit se mettre pour prendre l'acide – suggère, plus qu'une précaution, le besoin de maintenir en éveil son esprit, d'en conserver l'énergie, d'en

augmenter la sensibilité.

On ne peut savoir à l'avance si ce qui se produira durant le « voyage » virera cruellement à ce qu'il y a de pire. Un éclair d'extase ou une conséquence hostile peuvent jaillir d'un même geste. Le sentiment d'une plénitude existentielle que l'on éprouve devant la libération soudaine de forces profondes peut être évacué par l'horreur d'une scène qui, tout à coup, se distord et nous menace. Le bien et le mal perdent de leur consistance ontologique, conservent tout au plus une forme archaïque et menaçante de raison en mutation.

Une histoire des drogues – par leur nature ambivalente, sacrée et scientifique en même temps – compte parmi les choses les plus obscures et fuyantes qui se puissent raconter. Une fête mouvante naît des profondeurs : une lumière intérieure provient des choses, les couleurs se ravivent, l'espace – tel qu'habituellement nous le percevons – suspend et transmue sa géométrie. La distance perd son sens, de même qu'est négligeable la position du sujet. On est observé dans une paradoxale cécité voyante. Les masques tombent. Le temps annule ses repères. Un état d'exception, où les lois sont suspendues, engendre un pouvoir absolu quoique illusoire. Où est le début et où est la fin de cette énigme qui se dit et se dérobe en même temps ?

Toute forme de responsabilité, la plus ténue fût-elle, naît du besoin de conserver la nature même des rapports sociaux. Il n'est pas dit que la « drogue » représente une menace de dissolution de ces rapports plus qu'elle ne produise leur extrême et illusoire transparence. « Par-delà le bien et le mal » n'indique pas nécessairement le libre arbitre d'un geste, l'incitation à un choix, l'immoralité d'une condition. Cela peut suggérer une façon de voir ce qu'il y a derrière d'antiques tabous. En craignant qu'une fois ces interdits conjurés, les civilisations aillent à vau-l'eau, on risque de confondre causes et effets. C'est comme d'imaginer que la décadence des mœurs du peuple romain aurait causé l'effondrement de l'empire.

L'attrait que la drogue peut exercer devrait être du même type que celui que Kafka ressentait pour les compagnies d'assurances : tenter de demeurer ironiquement dans un autre monde, en décrivant combien les choses qui l'habitent peuvent être impalpables, puissantes et surréelles.

C'est pourquoi toute métaphysique en relation avec le problème de la drogue doit être reconduite, avec quelques précautions, à l'idée que tout est lié à tout. N'est-ce pas là la seule façon dont le devenir porte imprimé sur lui le caractère de l'être ?

Comme on peut donc aisément le deviner, *Le LSD* n'est pas un livre sur la drogue. Ou plutôt il n'est pas simplement cela. Bien que nos entretiens avec Hofmann aient effectivement tourné autour de sa découverte, en réalité ils se sont élargis vers un horizon de questions beaucoup plus vastes et problématiques. Il y a un arrière-fond qui implique la façon dont l'Occident a considéré et vécu son instabilité et sa précarité. Le résultat est donc quelque chose de différent d'un des innombrables livres qui existent déjà sur la drogue et des recherches variées sur les conséquences qu'elle a eues pour notre société et sur la façon dont elle a compris sa culture.

Quel que soit le jugement que le lecteur, à la fin de cette petite aventure, pourra se faire, il n'en reste pas moins que, pour cet original savant suisse, chimiste de métier, la découverte du LSD a signifié le début d'un parcours qui l'a conduit du monde de la chimie à une vision contemplative de la nature, et par conséquent à la philosophie et à une forme toute personnelle de métaphysique.

Tout cela a été le point de départ d'une série de questions et de réflexions qui l'ont poussé à sonder les profondeurs de l'âme, à y chercher des correspondances avec l'ordre intrinsèque de la matière et des éléments, à méditer sur l'homme et sur sa position dans l'univers, au point d'arriver au seuil du religieux et du divin.

Les conversations sont nées d'une heureuse coïncidence. Dans nos rencontres avec Ernst Jünger, rapportées dans le livre *I prossimi titani* (Adelphi, Milan, 1998), nous avons évoqué de nombreuses personnalités qui avaient été en contact avec lui. Albert Hofmann comptait parmi elles. Il nous apparaissait, même, parmi les plus intéressants. Parmi ceux qu'il nous aurait plu de connaître personnellement. Jünger, en se remémorant ses liens anciens et récents avec Hofmann, nous encouragea à lui rendre visite. Nous allâmes donc le retrouver à Rittimatte, la maison solitaire où il habite, en pleine nature. Elle est située à la conjonction de trois frontières qui, en cet

endroit, tendent, presque rituellement, à se toucher : la suisse, la française et, plus éloignée, l'allemande. Préparées par un échange de lettres, ces rencontres ont eu lieu sur deux jours : le 19 mars 1997 et le 23 janvier 1999. Ce livre est la transcription des entretiens qu'Hofmann a relus et approuvés.

Antonio Gnoli Franco Volpi

## Premier entretien

La vie, dit-on, dépend de « combinaisons ». Dans le cas d'Albert Hofmann, le découvreur du LSD, c'est doublement vrai. Une combinaison chimique, à laquelle il est parvenu par hasard en obtenant le fameux « acide qui dilate la conscience », a marqué son existence. Elle l'a rendu célèbre, elle l'a mis en rapport avec des personnalités représentatives de notre temps et a provoqué un ébranlement traumatisant dans les sociétés contemporaines, marquant de son sceau les dernières décennies du XX<sup>e</sup> siècle.

Nous allons le voir à Rittimatte, la maison où il vit, entourée de bois sur une hauteur, à la frontière entre la Suisse et la France, non loin de Bâle. Il est venu à notre rencontre, dans sa voiture, sur la route principale et nous précède sur le chemin qui serpente vers le sommet. Pour son âge – il vient d'avoir quatre-vingt-onze ans –, il conduit avec une dextérité et une rapidité qui seraient déjà étonnantes chez un jeune homme.

Soudain, se découpe devant nous une architecture moderne, cachée dans la verdure. « Nous sommes arrivés », dit-il en indiquant la maison. À travers les fenêtres de la salle de séjour, où nous nous installons, la vue s'étend et se perd jusqu'à la plaine française. La frontière qui partage le Jura est marquée par une majestueuse rangée d'arbres. « Je me rappelle qu'une fois, je me suis promené avec Jünger juste sur cette frontière. "C'est drôle, me fit remarquer Jünger, que nous soyons tous les deux ici, à converser agréablement, l'un avec les pieds en France et l'autre en Suisse." »

*Docteur Hofmann, nous reviendrons plus loin sur vos rapports avec Jünger. Mais, pour l'instant, nous aimerions savoir comment est né votre intérêt pour la chimie...*

Ma famille n'avait pas la possibilité de me permettre de fréquenter le lycée. Comme j'étais l'aîné des enfants, mes parents m'ont dit que je devrais trouver au plus vite un emploi. J'ai donc commencé comme

apprenti dans un magasin. Peu après, cependant, grâce à une bourse d'études, j'ai pu entrer dans un lycée privé et passer le baccalauréat classique. J'étais jeune, curieux et attiré par tout ce que je ne connaissais pas.

### *Avec quelques préférences ?*

Ce qui, en particulier, m'intéressait, était un problème dont, par la suite, je devais dégager l'enjeu philosophique : savoir ce qui se cache derrière le monde visible, découvrir de quoi est composée la réalité dans la richesse et la variété de ses aspects et de ses couleurs. J'ai pensé que c'était la chimie, plus que la philosophie ou les études classiques, qui était le meilleur chemin pour trouver les réponses que je cherchais. C'est pourquoi, bien que le baccalauréat que j'avais obtenu m'eût permis de suivre des études de lettres, je me suis inscrit à l'Université de Zurich pour étudier la chimie.

### *Quel souvenir gardez-vous de ces années-là ?*

Le souvenir que peut en garder un monsieur maintenant très âgé : nostalgique. Je me rappelle que j'étais passionné non seulement par les études, mais aussi par le sport. Je pratiquais intensément l'athlétisme léger et la boxe. Au cours de ces années, j'ai fait également mon service militaire dans le Tessin et c'est là que j'ai appris l'italien. Mon occupation essentielle était consacrée aux études universitaires. Après un cursus normal, j'ai achevé en 1929 une thèse de doctorat sur la structure chimique de la chitine, la substance dont sont composées les coquilles d'escargot et la cuticule des crustacés et des autres animaux inférieurs. C'est étrange comme souvent on oublie l'importance qu'ont, dans l'échelle de la vie, certaines formes animales éloignées de nous. C'est le Pr Paul Karrer qui a présenté mon travail, lui qui devait recevoir en 1937 le prix Nobel, aux côtés de W.N. Haworth. Juste après mes études, toujours en 1929, j'ai été engagé par la société Sandoz de Bâle pour développer des recherches dans le secteur chimico-pharmaceutique. Un emploi que j'ai conservé jusqu'en 1971, où j'ai pris ma retraite.

*D'après ces premières réponses, vous apparaissez comme un homme d'ordre, de méthode, on irait même jusqu'à dire prévisible...*

Vraiment, c'est l'image que je donne de moi ? Ça m'amuse que vous le pensiez. Car l'imprévisible ne serait rien s'il n'y avait pas ce que nous appelons prévisible.

*Pardonnez cette digression, vous rappeliez que votre entrée chez Sandoz s'était produite en 1929, c'est-à-dire l'année de la grande crise...*

Bien sûr, et même en Suisse on ressentait un climat pesant. Une bonne partie de la population vivait dans des conditions de restriction économique. Toutefois l'industrie chimique ne fut pas particulièrement touchée par ces difficultés. Ce n'est que plus tard, quand se déchaîna le second conflit mondial, qu'on eut des problèmes pour se procurer les matières premières. À un certain moment, ici aussi, chez nous, en Suisse, la situation devint critique. On dut avoir recours au rationnement alimentaire. Ce fut une période très difficile, et l'on craignait que notre pays même, tôt ou tard, ne fût entraîné dans la guerre. J'étais constamment rappelé pour des exercices militaires et des manœuvres : j'alternais pour ainsi dire trois mois au travail et trois mois à l'armée.

*Que faisiez-vous sous les drapeaux ?*

En qualité de chimiste, j'étais chargé de l'entraînement anti-gaz, parce que, en l'absence de conventions internationales, on craignait une attaque surprise de ce type. La situation était assez tendue, mais finalement la Suisse est parvenue à garder sa neutralité.

*Vous parliez de votre travail chez Sandoz...*

Au début, j'étais l'assistant du Pr Arthur Stoll, fondateur et directeur du laboratoire pharmaceutique de la compagnie. Ma tâche était d'étudier, du point de vue chimique, les plantes officinales qui avaient

des effets cardio-actifs, comme la digitale (*digitalis*) et la scille méditerranéenne (*Scilla maritima*). C'étaient des plantes aux vertus reconnues, utilisées depuis l'Antiquité, mais elles n'avaient pas encore été bien exploitées en médecine. Le problème qui se posait était d'isoler leurs principes chimiques actifs et de les amener à leur état de pureté.

*Pendant combien de temps vous êtes-vous consacré à ces expériences ?*

Environ deux ou trois ans, après lesquels je me mis à étudier une autre plante médicinale, l'ergot de seigle (*Secale cornutum*). Il s'agit d'un champignon inférieur, appelé *Claviceps purpurea*, qui pousse sur les épis de seigle et sur d'autres céréales et herbes sauvages. Le Pr Stoll avait déjà isolé, précédemment, un alcaloïde de l'ergot, l'ergotamine, qui est employé en médecine comme hémostatique et comme substance contre la migraine. Mais, par la suite, il avait abandonné cette voie.

*Pourquoi ?*

Elle ne semblait offrir aucune perspective. Puis, grâce à des découvertes ultérieures, on commença à supposer qu'il y avait une autre substance active dans l'ergot de seigle, qui avait en particulier des effets directs sur l'utérus : je demandai au Pr Stoll la permission de poursuivre ses recherches. Déjà, le nom allemand de l'ergot de seigle, à savoir *Mutter-Korn*, littéralement « grain de la mère », indique un lien avec la fonction d'engendrement. Dans l'Antiquité et au Moyen Âge, les sages-femmes employaient l'ergot de seigle pour accélérer l'accouchement. Ce qu'il nous importait de découvrir, c'était le principe actif qui possédait ces propriétés utérotoniques. Au cours des années trente, dans les laboratoires Sandoz, mais presque au même moment en Angleterre et en Amérique, on parvint à isoler ce principe actif qui fut dénommé ergométrine, ergobasine ou désigné par d'autres noms encore. Ma tâche, dans ce cadre de recherches, fut de tenter de synthétiser chimiquement ce principe utérotonique.

*Et comment avez-vous procédé ?*

Pendant les six premières années, j'ai travaillé en laboratoire avec le D<sup>r</sup> Walter Kreiss et le D<sup>r</sup> Erwin Wiedemann. Puis, à partir de 1935, j'ai eu un laboratoire rien que pour moi. En partant de l'acide lysergique – le noyau commun à tous les alcaloïdes de l'ergot de seigle, qui sont des substances alcalines, contenant de l'azote, et représentent le principe pharmacologique actif –, j'ai réussi à produire par voie synthétique l'ergobasine, autrement dit à transformer tous les nombreux autres alcaloïdes présents dans l'ergot de seigle en ergobasine. Une modification chimique fut introduite sous le nom de « métergine » en obstétrique, et c'est encore aujourd'hui le médicament le plus souvent utilisé contre les hémorragies post-partum.

*C'est par ce moyen-là que vous en êtes venu à découvrir le LSD ?*

Oui, parce que, une fois connu le procédé pour extraire de la métergine à partir de l'acide lysergique, j'ai été en mesure d'exploiter la même méthode pour produire d'autres alcaloïdes artificiels de l'acide lysergique. En vérité, mon espoir était de trouver, de cette manière, une préparation qui aurait des effets cardiotoniques. À cette époque, on utilisait dans ce but surtout de la coramine, qui est la diéthylamide de l'acide lysergique, pour voir si elle avait le même effet cardiotonique. Le LSD est l'acronyme allemand de cette substance (*Lysersäure-Diethylamid*). Mais j'ai échoué.

*Vous avez été déçu ?*

Un savant ne doit pas prendre en compte l'échec. Cela fait partie de la nature même de l'expérience. Mais au niveau personnel, la déception peut être égale, sinon supérieure, à l'excitation qui accompagne la recherche quand on devine qu'on est sur le point d'atteindre une cible nouvelle ou un tournant déterminant.

*Revenons au LSD. En quel sens l'expérience échoua-t-elle ?*

Expérimentée sur des animaux, la substance ne produisit pas l'effet pharmacologique espéré. Ce n'est que quelques années plus tard, en avril 1943, que je produisis, de nouveau, du LSD pour en vérifier ultérieurement l'efficacité pharmacologique. Et au cours de ce travail, j'entrai dans un étrange état de conscience. Je supposai qu'une telle transformation avait été causée par la substance en question, parce que probablement, par hasard, j'en avais absorbé des fragments. Pour vérifier cette hypothèse, je fis sur moi-même une expérience avec du LSD en en prenant une dose infime, un quart de milligramme.

*Et que s'est-il produit ?*

J'avais complètement sous-estimé le pouvoir de cette nouvelle substance et ce fut une expérience dramatique, un indicible *horror trip*. Je suis entré dans un état psychique indescriptible. Je me suis senti tenaillé par l'angoisse et incapable de m'en libérer. Avec en plus la sensation désorientante d'avoir complètement perdu la perception du temps et de l'espace. J'éprouvais une sensation de vertige et de vide : j'étais comme ravi et transporté dans un autre monde et dans un autre temps. Sans pour autant perdre conscience.

*Ça ne devait pas être facile de contrôler la situation...*

J'avais l'impression d'être dédoublé. Je sentais mon corps comme mort et, en même temps, j'avais le sentiment angoissant qu'un démon s'était emparé de moi. C'est ainsi que j'ai découvert le LSD. J'ai immédiatement compris que, par rapport aux substances psychotropes alors connues, il s'agissait de quelque chose de phénoménal, qui, même pris en doses infinitésimales, produisait sur le psychisme des effets d'une intensité inimaginable. Ma première pensée a été que ce serait très important pour la psychiatrie.

*Vous n'avez pas pensé que le LSD pût aussi être un stupéfiant ?*

Absolument pas. Vous voyez, quand quelque chose de complètement nouveau et d'imprévisible entre dans l'horizon humain, que perçoit-on ? Si l'on est un savant, on verra tout ce qui peut intéresser son domaine de compétence et ses retombées immédiates dans des secteurs proches. Au début, le LSD fut introduit uniquement comme préparation expérimentale en psychiatrie et en psychothérapie, surtout dans le dessein d'aider le travail d'analyse, parce que, sous l'influence du LSD, on est stimulé dans des proportions très intenses et tout notre appareil sensoriel et émotionnel devient extrêmement réactif.

*Vous voulez dire que, dans une certaine mesure, c'est une substance en mesure d'agir sur l'inconscient ?*

On pensait que, grâce à son usage, même des contenus psychiques oubliés ou refoulés seraient ramenés avec une plus grande facilité à la surface de la conscience. Effectivement, on s'aperçut rapidement que chez les patients pour lesquels l'analyse se révélait difficile ou était bloquée, l'administration de LSD facilitait la ré-émergence de contenus psychiques refoulés. Le LSD permettait, par son extraordinaire potentiel introspectif, d'entrer plus aisément dans le monde intime des sensations et des expériences psychiques du patient. C'est pour cela, entre autres raisons, que fut employé le mot « psychédélique » pour qualifier cette drogue. L'adjectif signifie, en effet, « qui manifeste la psyché », « qui dilate la conscience ». Donc, à partir de la fin des années quarante jusqu'au début des années soixante, le LSD fut utilisé dans le monde entier en psychothérapie pour sa fonction « psycholytique ». Dans les revues scientifiques, fut publiée une grande quantité d'études sur ses effets et ses applications possibles. On en conclut notamment qu'il fonctionnait très bien dans l'analyse de cas normaux, alors qu'il n'était pas adapté à la cure de troubles psychotiques et ne l'était qu'en partie à la thérapie des névroses. On essaya également de voir s'il pouvait être administré dans la désintoxication des alcooliques, comme puissant analgésique ou dans la thérapie palliative avec des cancéreux en phase terminale.

*Sa découverte fut donc accueillie avec un grand intérêt et rencontra un vaste écho...*

Indubitablement, quoique dans des domaines inattendus et avec des revers imprévus...

*À savoir ?*

Même l'Office of Strategic Services des États-Unis, la future CIA, montra un vif intérêt pour ma découverte. Déjà par le passé, ses agents avaient fait usage de scopolamine, de mescaline et d'autres substances psychotropes dans le cadre d'un programme de recherches destinées à cerner des moyens et des méthodes pour découvrir des éléments philocommunistes au sein des forces armées. Grâce à l'initiative de son directeur, le Général « Wild Bill » Donovan, on créa un conseil secret qui devait organiser une expérimentation « non conventionnelle d'agents de guerre ». C'est à cette occasion que la Division chimique donna naissance, en 1953, au Projet Mk-Ultra avec pour tâche d'étudier les effets du LSD et son éventuel emploi contre des « éléments anti-américains ».

*Mais par quoi était suscité cet intérêt de la CIA ?*

Il était connu que le LSD pouvait produire des états psychotiques temporaires, c'est pourquoi on tenta de comprendre mieux quelles altérations mentales et comportementales il produisait, si et comment il était possible d'en user comme d'une arme inhibante non mortelle contre des ennemis et des adversaires. Au cours de ces années, la société Sandoz produisit pour la CIA de grandes quantités de LSD et il nous fut même demandé d'informer l'organisme américain à propos d'éventuels autres acquis significatifs qui nous auraient été commandés.

*Quels furent les résultats obtenus ?*

Pratiquement aucun de ceux qui avaient été programmés. On a fait

de nombreuses expérimentations avec le LSD sur des soldats et des civils nord-américains, sur des Cambodgiens et des Vietnamiens. La CIA a diversifié ses recherches en impliquant des sections spécialisées de l'Armée et de la Marine, mais aussi des institutions comme la Josiah Macy Foundation et le Geschickter Fund for Medical Research, qui ont confié à des psychiatres et des psychothérapeutes l'étude approfondie de la substance. Il y a eu aussi des accidents imprévus. Le plus grave se produisit quand la Division chimique de la CIA invita l'Army Chemical Corps, c'est-à-dire son homologue dans l'Armée, à une consultation scientifique au cours de laquelle les chimistes militaires furent (à leur insu) soumis à une expérience avec du LSD, mais où l'un d'eux, saisi d'hallucinations, se jeta par la fenêtre et mourut. Naturellement, la chose fut gardée secrète.

*Comment en avez-vous pris connaissance ?*

Bien plus tard, si je me souviens bien en 1977, une commission du Congrès américain présidée par le sénateur Edward Kennedy rendit public l'état des recherches accomplies.

*Vous parliez des résultats obtenus...*

Il n'y en eut pas. La CIA perdit tout intérêt pour le LSD en 1959, à la suite des conclusions auxquelles parvint un congrès organisé par la Josiah Macy Foundation. Le D<sup>r</sup> H. Abramson, un des psychiatres chargés d'étudier la substance, illustra les raisons pour lesquelles cette substance n'était pas adaptée aux finalités poursuivies et devait être considérée comme inutilisable, sinon carrément contre-productive, dans la perspective d'un éventuel emploi comme « arme non conventionnelle ».

*De quelle manière alors le LSD, de médicament tel qu'il était conçu jusque-là, est-il devenu une drogue de plaisir ?*

Cela se produisit pendant les années soixante, aux États-Unis. Des personnages très connus qui avaient expérimenté le LSD en

psychanalyse, racontèrent leurs expériences dans des déclarations aux journaux et à la télévision. Cary Grant, par exemple, qui était alors l'un des acteurs de cinéma les plus célèbres, dans une interview publiée dans la revue *Look*, sous le titre *The Curious story behind the new Cary Grant* (1959), raconta qu'il avait pris du LSD au cours d'un traitement analytique avec différents psychiatres. Plus de soixante fois. Il disait qu'il avait, grâce à cette nouvelle substance, obtenu ce qu'il avait cherché en vain à atteindre avec l'hypnose, le yoga, le mysticisme : la vraie paix intérieure et la connaissance de soi. Bref, le LSD avait produit en lui une sorte d'illumination, en le transformant complètement et en le faisant renaître.

*Et comment fut accueillie cette confession ?*

Elle fit sensation, d'autant plus que Cary Grant était connu pour sa réserve. Rapidement, à Hollywood, il circula plus de LSD que dans toute autre région des États-Unis. Un peu partout, l'expérience de l'acteur devint un modèle à imiter. Comme si cela n'avait pas suffi, peu après, une présentatrice, très connue du public américain et qui s'était soumise à un traitement analytique pour conjurer des problèmes de frigidité, raconta, dans les moindres détails, son voyage avec le LSD et l'extraordinaire excitation érotique obtenue. Tout cela contribua évidemment à une vaste diffusion de la substance. Par le jour positif sous lequel elle apparaissait et était exaltée, elle se fit connaître dans le monde entier et on en parla partout.

*En particulier dans le monde de la contestation des jeunes...*

Bien sûr, au point qu'on se mit à parler de la « révolution psychédélique ». Le LSD n'était pas une drogue stimulante et enivrante, à la différence de celles qui étaient alors le plus souvent utilisées et recherchées, mais une drogue visionnaire, hallucinogène, qui se prêtait donc à être employée comme véhicule de connaissance et de transformation de la personnalité. C'est cet élément qui joua un rôle important dans sa popularisation parmi les jeunes. En vérité, il y avait eu, précédemment, une première diffusion, quoique restreinte, du LSD

due à un bonhomme très original, un certain Al Hubbard, qui avait travaillé pour le Prohibition Bureau et ensuite pour les services secrets, au point d'obtenir des charges importantes. Il avait initié à l'usage du LSD un bon nombre de personnes de son entourage. Mais celui qui a fait connaître du grand public le potentiel psychédélique des stupéfiants, c'est Aldous Huxley, avec son livre *Les Portes de la perception*<sup>[1]</sup>(1954), où il racontait ses expériences avec la mescaline.

### *Comment expliquez-vous son succès ?*

Probablement parce que Huxley, qui était par ailleurs un écrivain extrêmement apprécié, indiquait une voie facile, accessible à tous, pour réaliser des expériences esthétiques et religieuses d'une extraordinaire intensité. Bref, une sorte de « mysticisme quotidien », aisé à atteindre, à travers l'extase visionnaire produite par la mescaline. Huxley reliait cette expérience à une exigence philosophico-spirituelle plus générale, celle de dépasser le traditionnel dualisme occidental, d'abord platonicien, puis cartésien, entre sujet et objet, corps et esprit.

### *Et le LSD ?*

Peu de temps après – grâce à Hubbard –, Huxley connut le LSD, en étant tellement frappé par la puissance et la pureté des visions qu'il produisait, qu'il consacra les quelques années qui lui restaient à en raconter les effets et les possibles emplois positifs. Dans un livre ultérieur, *Heaven and Hell* (1956)<sup>[2]</sup>, il se proposait d'éclaircir le rapport entre « voyage mystique » et extase mystique. Il en vint à affirmer que la chimie pouvait remplacer l'autodiscipline rigoureuse et nécessaire pour l'expérience mystique, et que les visions produites par le LSD permettaient, pour ainsi dire, d'expérimenter directement ce que voulait dire : « Dieu est amour. » Il était intimement convaincu que les substances hallucinogènes comme le LSD, en ouvrant les portes sur des régions de l'âme jusque-là inexplorées, pouvaient offrir une contribution importante à la transformation des consciences et à la diffusion des idéaux de la paix, de la liberté et de la réalisation spirituelle.

*C'étaient des idéaux aimés et cultivés par le mouvement étudiant...*

Effectivement, les idées de Huxley se répandirent dans le milieu universitaire américain d'alors, à Harvard, Princeton, Yale, Chicago, Berkeley, et alimentèrent ce que l'on devait peu après appeler la « contre-culture ». Elles se joignirent finalement au mouvement d'opposition contre l'*establishment*, contre le Système, et ce mouvement grossit de plus en plus, notamment sous l'influence concomitante de penseurs tels que Herbert Marcuse, qui avait publié *Eros and Civilization*[\[3\]](#)(1955) et plus tard *One-Dimensional Man*[\[4\]](#) (1964) et Norman O. Brown, avec son livre *Life Against Death* (1959). Mais Huxley ne parlait pas seulement aux étudiants. Il atteignait désormais le grand public. Quoiqu'il fût désormais malade et qu'il sût que le cancer à la gorge dont il souffrait aurait raison de lui, il ne mit pas de terme à son infatigable activité de conférencier et de militant, en Amérique comme en Europe. Il conservait des contacts également avec le monde oriental, par exemple avec le philosophe japonais Suzuki, le célèbre vulgarisateur de la pensée zen en Occident.

*À quoi s'ajoute sa considérable activité littéraire...*

Bien sûr. Son dernier roman, *Island* (1962), est imprégné de ses idées sur les effets positifs du LSD.

*Quels sont ses textes les plus significatifs pour se faire une idée de sa conception des substances hallucinogènes ?*

Je dirais les deux que je viens de citer : *Les Portes de la perception* et *Le Ciel et l'enfer*. Plus généralement, pour comprendre sa vision du monde, on peut lire avec profit *La Philosophie éternelle*[\[5\]](#). Mais, selon moi, ce qui est le plus mémorable, ce sont certains de ses textes et interventions sur la drogue. Par exemple, *Drugs that shape men's minds* (1960), publié dans le journal de grande diffusion *Saturday Evening Post*. Il y illustre avec beaucoup de lucidité et d'efficacité les perspectives mentales et spirituelles que les substances hallucinogènes

ouvraient.

### *Et quelles étaient ces perspectives ?*

Il était convaincu qu'elles favoriseraient non seulement l'accès au bonheur – il disait qu'avec le LSD on pouvait obtenir en une heure ce qui, autrement, nécessite six années de psychanalyse –, mais aussi une renaissance religieuse, et précisément à cause de leur capacité à produire une illumination mystique au sein du monde quotidien. Je me rappelle également sa dernière étude *Culture and the Individual* (1963), écrite pour une anthologie consacrée au LSD. Elle eut une vaste diffusion, parce qu'elle parut aussi dans *Playboy*. C'est peut-être son testament spirituel, car il mourut peu après. Désormais en phase terminale, cohérent avec ses convictions, il demanda qu'on lui fournît du LSD et mourut après en avoir pris deux doses presque coup sur coup. C'était le 22 novembre 1963, le jour même où fut assassiné le président américain John F. Kennedy.

### *Qu'est-il advenu du mouvement psychédélique ?*

Huxley était un de ses inspirateurs les plus importants, mais pas le seul. Dans le milieu universitaire et étudiant, Timothy Leary fut encore plus actif que lui : c'était un professeur de psychologie, enthousiaste du LSD, qui avec sa « prédication » contribua immensément à en répandre le culte auprès des jeunes.

### *Comment Leary en est-il venu à connaître le LSD ?*

Depuis les années cinquante, il s'était distingué comme psychologue prometteur pour certaines recherches d'avant-garde sur le test de personnalité, et il avait été invité par différentes universités américaines et européennes. Il aboutit finalement au Centre for Personality Research de Harvard, l'université la plus prestigieuse des États-Unis. Là, après avoir éprouvé, au cours d'un voyage au Mexique, les effets visionnaires des champignons hallucinogènes et en avoir été impressionné, il pensa lancer une série d'expérimentations

psychothérapeutiques avec de la psilocybine et plus tard avec du LSD. Rapidement, il se forma autour de lui un cercle de disciples qui s'élargissait de plus en plus : non seulement des étudiants de Harvard, mais aussi certains de ses collègues, enseignants dans d'autres universités, écrivains, artistes et personnages plus ou moins connus de l'opulente société américaine de l'époque.

*Et Leary réussit à maintenir ensemble une compagnie aussi hétérogène ?*

Il avait le charisme nécessaire pour le faire. Toutefois des tendances très diverses se manifestèrent bientôt au sein du groupe. Huxley, par exemple, estimait opportun de garder les expérimentations avec du LSD dans un cadre rigoureusement scientifique, ne serait-ce que pour éviter d'envenimer les relations déjà tendues avec les autorités académiques. Allen Ginsberg, lui, ne s'intéressait pas aux finalités thérapeutiques, mais au potentiel révolutionnaire que l'expérience avec du LSD impliquait dans son ensemble, à la rébellion sexuelle et à la contestation de l'*establishment* au nom des idéaux de paix et de liberté.

*L'attitude de Ginsberg vous semblait-elle plausible ?*

Absolument en accord avec sa duplicité de poète entiché de différence sexuelle. Deux choses qui, en lui, se transformèrent en action contre les lois restrictives de la morale américaine en fait de sexe et de liberté d'opinion. La drogue, de ce point de vue, représentait un catalyseur et un emblème. Et la littérature de la *beat generation* – je dirais dans presque tous ses représentants de Kerouac à Burroughs – nous a fourni ce mélange de promiscuité, de liberté et d'hallucinogène.

*Revenons-en aux réactions qui alors se produisirent. Qu'est-il arrivé ?*

Les autorités académiques de Harvard se montrèrent de plus en plus inquiètes devant le pli que prenait l'expérimentation avec du LSD et devant la diffusion de plus en plus ample de la drogue parmi les

étudiants. Ils finirent par annuler le projet scientifique dirigé par Leary et le suspendirent de tout enseignement, en même temps que les enseignants qui le soutenaient.

### *Comment ces derniers ont-ils réagi ?*

Ils créèrent l'international Federation for Internal Freedom et constituèrent un centre expérimental au Mexique, avec pour but explicite de faire une expérience de « vie transpersonnelle ». Deux séances psychédéliques par semaine étaient, entre autres choses, prévues avec administration de LSD. Cependant, la vie du centre ne tint pas longtemps parce que, au bout de quelque temps, le gouvernement mexicain expulsa du pays toute la communauté. Avec l'aide de la milliardaire Peggy Mellon, son adepte, Leary créa à Millbrook (New York) un nouveau centre. Il disposait d'une revue, la *Psychedelic Review*, et avait des contacts avec des milieux influents, jusque dans la Maison Blanche, s'il est vrai, comme on le prétendait, qu'une de ses disciples, l'héritière Mary Pinchot, avait une liaison avec John F. Kennedy. On raconte à son propos qu'au moins une fois elle avait fait essayer du LSD au président lui-même.

### *Mais les convictions de Leary étaient-elles aussi scandaleuses ?*

Plus que scandaleuses, elles étaient provocantes. Leary prenait des attitudes de prophète et de grand prêtre du LSD, parce qu'il était convaincu qu'il pouvait avoir une fonction psychothérapeutique fondamentale, aidant l'individu à maîtriser son monde intérieur et à développer son humanité. Son idée de fond était simple, ou plutôt simpliste. Il était persuadé que le LSD aidait à dissoudre les traits de caractère et de comportement, déterminés par ce que Konrad Lorenz a appelé l'*imprinting*, traits qui ne relèvent ni de la volonté ni de l'instinct. Il supposait que le LSD transformerait ces traits en un choix conscient d'attitudes et de règles de vie. Il avait résumé son programme dans une célèbre devise : *Turn out, tune in, drop out*. Que lui-même expliquait plus ou moins ainsi : *turn out* veut dire transcender son propre esprit ordinaire, pour s'élever au niveau de l'énergie divine

nichée dans la conscience ; *tune in* signifie exprimer les nouvelles révélations dans des actes visibles de joie ; *drop out* se comprend comme l'effort d'éviter tout compromis avec la mondanité et de consacrer toute sa vie à la recherche.

*À part les slogans, comment étaient les textes où Leary illustre son programme ?*

Le livre le plus éloquent dans cette phase de sa vie est *The Politics of Ecstasy*<sup>[6]</sup>(1968). Dans un langage populaire, simple et par moments même naïf, mais efficace, il y illustre ses idées sur les drogues hallucinogènes que déjà Huxley avait présentées. Leary soulignait toutefois avec force l'exigence de s'opposer – sans agressivité, de façon pacifique – au Système et à l'aliénation qu'il produisait, en lançant, au moyen de l'expérience visionnaire produite chimiquement, un processus d'émancipation des asservissements et des préjugés présents dans tout cadre de comportement humain, avant tout dans le domaine sexuel. En 1964, avec ses collaborateurs Ralph Metzner et Richard Alpert, il publia un livre qui lui valut une vaste notoriété parmi les étudiants, dépassée peut-être seulement par celle dont jouissait Marcuse : *The Psychedelic Experience. A Manual Based on the Tibetan Book of the Dead*. Leary en vint à soutenir que tout le monde devrait expérimenter le LSD et le plaisir qu'il procure.

*Y avait-il une entente harmonieuse entre Leary et Marcuse ?*

Du moins durant une certaine période, il y eut entre le mouvement psychédélique et la nouvelle gauche, une convergence importante. C'étaient des positions fondées sur des convictions et des valeurs très différentes, mais il se créa un front d'opposition contre la société technocratique et de contestation de l'*establishment*. Marcuse et Leary étaient les personnages les plus célèbres, mais on pourrait en nommer d'autres. Par exemple, Norman O. Brown, auteur du célèbre *Life Against Death* (1959), que j'ai déjà cité. Ou encore Alan Watts, spécialiste des religions orientales, qui se convertit au psychédélisme et écrivit un livre alors lu par beaucoup de monde : *The Joyous*

*Cosmology : Adventures in the Chemistry of Consciousness* (1962). Ou encore Ken Kesey, qui, sous l'effet du LSD et d'autres hallucinogènes, écrivit son célèbre roman, *Vol au-dessus d'un nid de coucou*, dont fut tiré le film avec Jack Nicholson.

*Parmi ces derniers, Kesey était peut-être le plus doté de charisme aux yeux des jeunes ?*

Comme Leary à Millbrook, Kesey avait lui aussi réuni autour de lui à La Honda, en Californie, un groupe de disciples. À un certain moment, il s'était mis à voyager à travers les États-Unis en bus, avec une quinzaine d'entre eux : ils se définissaient comme des *merry pranksters* et se proposaient d'accomplir des excursions géographiques et « chimiques ». Neal Cassady en faisait partie, idole beatnik dont Kerouac fit le personnage de Dean Moriarty dans *On the Road*. Il y avait quand même une différence de fond entre Leary et Kesey. Alors que le premier cadrait l'expérience avec le LSD dans un mysticisme classique, si l'on veut ce que Huxley a résumé dans *La Philosophie éternelle*, Kesey, lui, reprenant des idées du radicalisme américain, par exemple chez Thoreau, refusait le système au nom d'un retour néo-païen à la nature. Une composante clairement présente dans les festivals de musique, expression d'une spontanéité libertaire explosive qui préfigurait la future discothèque. Durant leurs développements, on faisait un grand usage de LSD.

*Mais comment se procuraient-ils la drogue ?*

Ce n'était pas un problème. Une dose coûtait alors environ deux dollars, parce que le LSD n'était pas encore interdit. Le premier État à le déclarer illégal fut la Californie, avec une loi promulguée durant l'automne 1966. La demande était toutefois si élevée, et continua à l'être, que les laboratoires Sandoz et ceux de l'autre fabricant, la SPOFA de Prague, ne parvenaient pas à la satisfaire. Ainsi, surgirent en Amérique des laboratoires plus ou moins improvisés qui produisaient du LSD de médiocre qualité en grande quantité et le vendaient à des prix dérisoires. À un certain moment, il se forma un groupe, la

Fraternité de l'Amour Éternel, qui en distribua des centaines de milliers de doses – tout en important des tonnes de marijuana et de haschich d'Amérique latine. Il était en contact avec Leary également, et le défendit quand il fut accusé de détention et de trafic de drogue.

*Son cas fut très controversé. Comment les choses se sont-elles passées ?*

Difficile à dire. Le fait est que Leary était devenu un personnage dérangeant, un représentant de la désobéissance, un cas national. Il y avait un climat surchauffé dans l'opinion publique américaine, et pas seulement pour le problème de la drogue et de la rébellion de la jeunesse. On agitait avec violence la question de l'égalité des droits des Noirs. La contestation de la guerre du Viêt-nam avait éclaté. En 1966, de retour d'un voyage au Mexique, Leary fut arrêté pour détention de drogue et condamné expéditivement à trente ans de prison.

*Comment réagit-il ?*

Naturellement, il fit appel, mais alors qu'il attendait la sentence, un shérif californien trouva un kilo de marijuana dans son auto. Il fut poursuivi à nouveau et condamné à dix ans. Le tribunal du Texas qui l'avait jugé la première fois ouvrit un autre procès, l'accusant d'être un des chefs du trafic de marijuana. On requit la prison à perpétuité. Leary protesta de son innocence et déclara qu'il était tombé dans un piège qui lui avait été délibérément tendu. Son cas fut surexploité par les médias. Aux yeux de l'opinion publique, il devint un martyr du Système, et il rencontra une solidarité de la part de gens célèbres comme George Andrews, Peter Fonda, Allen Ginsberg, Laura Huxley, Norman Mailer, Anaïs Nin, Gary Snyder, Susan Sontag, Alan Watts et d'autres encore.

*C'était l'intelligentsia de la gauche américaine...*

C'étaient surtout des intellectuels libertaires qui devinaient où le vent soufflait. En prenant la défense de Leary, ils critiquaient le fait que la campagne prohibitionniste de l'*establishment* américain ne semblait

pas tant vouloir combattre une drogue qu'extirper une dissidence et réprimer une désobéissance civile. Il est également vrai toutefois que Leary n'était pas un personnage linéaire.

### *Que voulez-vous dire ?*

Il y avait en lui une sorte de militantisme personnel incontrôlé. Avec ses prises de position et ses comportements provocants, il paraissait presque vouloir défier l'*establishment*. En tout cas, le procès texan ne fut que le premier d'une série d'arrestations et de procès spectaculaires, toujours pour détention de stupéfiants, qui firent de lui un personnage médiatique. En 1968, il publia son autobiographie, *High Priest*, et il apparut aux côtés de John Lennon dans un de ses *bed-in*. De nouveau arrêté, il s'enfuit en Algérie, où il eut quelques déboires en compagnie du leader du mouvement des Black Panthers et subit une nouvelle arrestation. Il alla se réfugier en Suisse, mais au bout de quelque temps il fut livré aux autorités américaines.

### *Bref un personnage qui aimait créer des scandales...*

Jusqu'à un certain point. Mon impression est qu'il fut plutôt un grand acteur. Il aimait se retrouver au centre de l'attention, mais en réalité lui-même prenait des distances avec ce qu'il affirmait et faisait. Il me disait toujours : « Tout n'est que jeu. » Quoi qu'il en soit, c'était un personnage très controversé, sanctifié par les uns et démonisé par les autres. Par exemple, à un certain moment, il fut, avec sa compagne Joanna Hartcourt-Smith, soupçonné de collaborer avec la CIA. Pour ne pas parler des aspects charlatanesques de sa personnalité, comme sa transformation de psychologue en visionnaire, son passage, disons, de la « psychonautique » à la « cybernautique ». C'est de ce point de vue et dans ces limites que je verrais, par exemple, la série de livres qu'il écrivit en prison, avant d'être gracié en 1976. Je ne sais pas si vous avez à l'esprit *Starseed* ou *Terra II*.

### *Des livres de la plus haute fantaisie...*

Il y annonçait pour les années à venir d'improbables douceurs, comme la pilule d'immortalité ou une nouvelle drogue capable de produire l'effet de la mort sans tuer, ou carrément la colonisation d'autres planètes par les habitants de la Terre. J'ai la nette sensation que son cycle se fermait inexorablement. D'une manière qui rappelle les bandes dessinées pour enfants.

*Il se proclamait l'auteur d'une nouvelle technoculture...*

Je dirais que dans sa confusion, il proposait un mixte de contre-culture et de cyber-culture. Sujets qui sont abordés dans son dernier livre *Chaos and Cyberculture*[\[7\]](#). Je ne prendrais pas trop au sérieux tout cela. La dernière fois que je l'ai vu, c'était il y a quelques années, quand nous avons participé à un débat dans une célèbre émission de la télévision allemande. Mais à cette occasion non plus, les questions et les réponses ne furent pas très sérieuses. En ce qui concerne son attitude par rapport aux stupéfiants, je dois dire que Leary a toujours fait une nette distinction entre les substances psychédéliques et les drogues véritables. Des premières – haschich, mescaline, psilocybine et LSD – il affirmait qu'elles exerçaient une influence positive sur le psychisme, alors qu'en ce qui concerne les autres – comme l'héroïne, la cocaïne et la morphine – il savait bien qu'elles créaient une dépendance, et c'est pourquoi il mettait en garde contre leur usage. Il est toutefois indéniable que la façon irresponsable dont il prêcha la diffusion sans discrimination du LSD cachait des dangers et des pièges, surtout pour les jeunes générations. Ce fut également à cause de son prosélytisme que le LSD devint la drogue-culte des jeunes et des hippies, se répandant énormément.

*Ce qui devint d'ailleurs un problème social très sérieux et provoqua l'intervention du gouvernement américain...*

Oui, mais plus pour des raisons politiques. L'alerte fut donnée parce que la consommation de LSD s'était étendue aux mouvements d'opposition et que s'était créée l'alliance dont je parlais entre la nouvelle gauche et le mouvement psychédélique. À la fin de 1966, le

LSD fut déclaré substance interdite et on en prohiba la production et la consommation. Non sans problèmes...

### *À quoi faites-vous allusion ?*

Pour mettre le LSD hors la loi, il fut nécessaire de le redéfinir comme « drogue privée d'utilité médicale et scientifique ». Mais quand cette définition fut soumise à l'approbation du Congrès, présidé alors par le sénateur Robert Kennedy, ce dernier, en personne, avança plus ou moins l'objection suivante : si, jusqu'à il y a six mois, le LSD était une substance psychotrope efficace, utilisable en psychothérapie, pourquoi maintenant ne devrait-elle plus l'être ?

### *Une objection fondée...*

D'autant plus valable si l'on considère que la définition de « drogue » à laquelle les prohibitionnistes se référaient était fondée sur le précédent des opiacés, surtout sur le fait que la « drogue » crée une dépendance. Mais cela ne vaut pas pour le LSD. En fait, on avait créé un tel climat alarmiste – où circulaient par exemple des bruits absolument infondés sur les communautés hippies qui auraient adoré le dieu Sexe et le LSD en guise d'hostie – que les prohibitionnistes l'emportèrent et que le LSD fut mis hors la loi. L'interdiction devint effective en 1967. Le laboratoire Sandoz se rangea immédiatement à cette directive en interrompant la production et la vente du LSD. Il dut même livrer tous les stocks dont il disposait sur le territoire américain.

### *Cela n'empêcha pas le LSD de circuler...*

De fait, ces mesures, comme l'avait enseigné le précédent de la prohibition de l'alcool et d'autres drogues, alimentèrent le marché noir. Le LSD s'était déjà beaucoup répandu, on dit que près de dix millions d'Américains en avaient fait usage. Il continua donc à être produit et utilisé illégalement et l'est encore aujourd'hui. Bref, on n'atteignit pas le but escompté. La substance a continué à survivre. Il y a même eu récemment un retour au LSD.

*Et qu'en fut-il des expériences que vous avez faites ?*

Comme composé expérimental hors commerce, dénommé Delysid, le LSD avait été distribué dans tout le monde pour des recherches en milieu psychiatrique. On avait pensé que si une infime trace de LSD produisait des modifications aussi profondes dans la conscience, alors on ne pouvait pas exclure que certains troubles psychiques, schizoïdes, pouvaient avoir une origine chimique et être provoqués par des substances semblables au LSD que notre corps, dans certains cas, peut produire par voie endogène. Mais l'interdiction marqua la fin de ces recherches. Sandoz n'en produisait plus qu'en quantités infimes sur la requête des autorités américaines, par exemple pour la CIA, qui entendait continuer à en expérimenter les effets pour son propre compte.

*Sandoz a-t-il réalisé des profits intéressants avec le LSD ?*

Non, le fabricant n'a rien gagné parce que la substance avait été commercialisée à des prix dérisoires rien que pour des instituts de recherche et à des fins d'étude. En réalité, le Delysid resta un composé expérimental et n'eut pas le temps de devenir une substance rentable à large échelle.

*Le milieu où se diffusa principalement la consommation de LSD fut le milieu artistique...*

Il était inévitable que ça se produise ainsi, surtout parmi les musiciens et les groupes de rock. Cela, parce que le LSD stimule de façon particulière le sens de l'ouïe. Ensuite, la peinture et en général ce qu'on appelle l'art psychédélique. Naturellement, après l'interdiction du gouvernement américain, tout fut bloqué et la consommation ne se poursuivit que par des voies illégales.

*Pourquoi, à la différence de la mescaline et d'autres drogues*

*analogues, le LSD connut-il un tel succès ?*

Personne ne peut dire avec une certitude absolue ce qui déclenche le succès ou l'échec de quelque chose. Trop de facteurs, et pas tous contrôlables, interviennent. Et pour commencer, il serait opportun de rappeler la classification des drogues instaurée en 1927 par Louis Lewin, le fondateur de la psychopharmacologie moderne.

*Voudriez-vous nous l'exposer ?*

Volontiers. Lewin distinguait cinq types de drogues :

- 1) les drogues *excitantes*, comme la caféine, le tabac, le cola, les amphétamines, etc.
- 2) les drogues *hypnotiques*, comme les barbituriques, et les autres somnifères.
- 3) les drogues *enivrantes*, comme l'alcool, l'éther ou le chloroforme.
- 4) les drogues *euphorisantes*, comme l'opium et la cocaïne.
- 5) enfin, les drogues *hallucinogènes*, comme la mescaline, la marijuana, la psilocybine.

*Et le LSD, dans quelle catégorie entre-t-il ?*

Dans celle des hallucinogènes, mais avec une différence fondamentale. Il a une puissance énorme, incalculable. Alors que les drogues hallucinogènes traditionnelles, comme la mescaline, qui fut utilisée surtout dans les années vingt et provoque des effets analogues à ceux du LSD, ont une puissance beaucoup plus limitée. Le rapport entre la mescaline et le LSD est comme celui entre une grenade traditionnelle et la bombe atomique. Donc la découverte du LSD ouvrit une dimension complètement nouvelle et cela peut expliquer son succès. Il suffisait d'une dose dix mille fois inférieure pour produire le même effet. Pour donner une idée : avec un gramme de LSD, on peut préparer vingt mille doses, alors que pour un voyage avec de la mescaline, il est nécessaire d'avoir une dose d'un demi-gramme jusqu'à un gramme et demi. Et ce n'est pas seulement une question de quantité : les effets

hallucinogènes du LSD sont d'une pureté extraordinaire, radieuse.

*Qu'est-ce à dire ?*

Que l'état visionnaire du psychisme n'est pas accompagné de désagréables effets physiques, comme des difficultés pour coordonner les mouvements, des rigidités musculaires, une somnolence ou une perte du sentiment de l'espace, qui apparaissent avec d'autres drogues.

*La célébrité de votre découverte vous a mis en contact avec des personnages importants de la culture, du monde artistique et littéraire. Si nous ne nous abusons pas, le premier, et pas seulement chronologiquement, fut Ernst Jünger...*

Ma découverte remonte à 1943. Peu après, nous avons commencé à l'expérimenter dans les laboratoires Sandoz avec quelques sujets volontaires.

*Qu'entendez-vous par sujets volontaires ?*

Des personnes qui librement acceptaient de se laisser analyser sous l'effet d'hallucinogènes à des fins de recherche.

*Quels résultats avez-vous obtenus ?*

En réalité, pas entièrement satisfaisants. Le milieu du laboratoire était fondamentalement inadapté. On était constamment dérangé. Les fins de recherche imposaient qu'on se soumette à différents tests et contrôles au cours de l'expérience. C'est pourquoi il n'était pas possible de procéder à une vraie expérience de la drogue. J'ai alors pensé essayer la substance dans un autre milieu où je ne serais pas constamment dérangé par des exigences de laboratoire, de manière à pouvoir m'abandonner complètement au voyage dans la conscience. Je me suis résolu à faire une expérience privée, chez moi. Parmi les premiers que j'aie invités, il y avait Jünger qui a tout de suite accepté. Il s'agissait

d'une expérience de pionnier, que j'ai préparée avec soin, en décorant bien l'environnement, avec des fleurs et de la musique. Quand, en 1954, a paru le livre de Huxley, *Les Portes de la perception*, où est raconté quelque chose d'analogue, Jünger m'a écrit que Huxley suivait nos traces.

*Le voyage nécessite une préparation particulière...*

Bien sûr, parce qu'on est énormément influencé et stimulé par l'environnement : ce qui est beau devient immensément beau, et inversement ce qui est laid et désagréable connaît un accroissement de laideur et de désagrément. Même les hippies théorisaient sur la nécessité de préparer le voyage pour pouvoir l'intégrer à leur expérience de vie.

*Y a-t-il d'autres précautions à prendre ?*

Surtout avec soi-même. Par exemple, il est hautement déconseillé d'entreprendre le voyage si l'on est dans un état de dépression, parce qu'on ne fera qu'augmenter et aggraver cet état. Ensuite, il faut avoir mangé de façon légère, pour pouvoir se concentrer sur les sensations que l'on éprouve et sur les expériences que l'on fait. Il faut créer l'atmosphère qui convient et demeurer avec les sujets qui conviennent, avec des personnes par exemple avec lesquelles on est en harmonie. Inversement, on doit éviter de faire le voyage avec des gens qui nous sont antipathiques et hostiles, ou avec lesquels on a des problèmes. Bref, tout doit être préparé selon un cérémonial, un rite. Les civilisations traditionnelles où l'on utilisait des substances psychotropes le savaient bien.

*On reviendra là-dessus. Mais comment êtes-vous entré en contact avec Jünger ?*

Déjà avant la Seconde Guerre mondiale, j'avais lu ses livres, qui m'avaient passionné. J'avais aimé, en particulier, *Le Cœur aventureux*. *Le Travailleur* et, surtout, ce chef-d'œuvre qu'est *Sur les falaises de*

*marbre*. Après la guerre, je n'avais plus entendu parler de lui et je me demandais ce qu'il était devenu, et s'il était encore vivant. Il y avait alors à Bâle un libraire, Hans Werthmüller, chez qui je me servais et qui était renseigné sur tout ce qui arrivait dans le monde littéraire, et je me suis adressé à lui pour savoir si, par hasard, était paru ou annoncé un nouveau livre de Jünger. Il me répondit qu'il n'avait plus eu de nouvelles de lui, mais qu'un autre de ses clients, un certain Armin Mohler, qui deviendrait célèbre plus tard, comme auteur de *La Révolution conservatrice*<sup>[8]</sup>, savait tout de Jünger. Il me mit alors en contact avec lui. Je me rappelle que je l'ai rencontré dans le jardin de la Kunsthalle de Bâle, par une tiède soirée de mai, ce devait être en 1947.

*Quelle impression vous a-t-il faite ?*

C'était un grand type, blond, très jeune, et j'en ai été surpris parce que j'imaginai qu'un spécialiste de Jünger devait être plus mûr. Mohler était alors étudiant à l'Université de Bâle, mais malgré son âge il savait effectivement tout sur Jünger. Il était également en contact avec les écrivains qui vivaient alors dans notre ville, parmi lesquels Rainer Brambach et Günther Eich. C'est lui qui m'a mis en rapport avec ce cercle littéraire et qui a animé les nombreuses discussions de politique, d'art, de littérature et de philosophie durant les soirées où nous nous rencontrions. Il me fit connaître également Gerhard Nebel, un admirateur de Jünger et spécialiste de la culture antique, dont plus tard je devins l'ami. Grâce à Mohler, j'eus un échange épistolaire avec Carl Schmitt, surtout autour de l'œuvre et de la personnalité de Jünger.

*Vous étiez en train de nous raconter comment vous aviez fait la connaissance de Jünger...*

Par Mohler, j'avais obtenu son adresse et je lui avais écrit à Kirchhorst, près de Hanovre, où il vivait alors avec sa famille. Je lui ai envoyé un petit paquet cadeau contenant des produits alimentaires, comme, après la guerre, nous autres Suisses avons l'habitude de le faire avec nos relations allemandes. Il s'ensuivit une correspondance qui, au bout de quelque temps, se transforma en authentique amitié. En

octobre 1949, je l'ai invité à venir passer de courtes vacances en Suisse. Je me rappelle que je suis allé le chercher en auto à Ravensburg, près du Lac de Constance, où entre-temps il avait déménagé et où Mohler était devenu son secrétaire personnel. Avec son fils Alexander et Mohler, nous sommes partis en direction de Zurich, puis de Bâle, où nous avons fait une brève halte. Jünger participa à une rencontre de notre cercle littéraire et il fut invité par Jaspers chez lui. Par la suite, nous avons passé quelques jours de vacances inoubliables dans le Tessin, au cours desquels j'ai pu le connaître de près et expérimenter son charisme.

*Vous étiez presque seul avec lui...*

En plus de Jünger, de son fils Alexander et de Mohler, il y avait ma femme Anita, la fiancée de Mohler Edith Weiland, un autre de mes amis avec sa femme. À l'aller, nous sommes descendus par le col de Saint-Gothard, nous avons visité en long et en large le Tessin et nous sommes revenus en remontant par le col de Saint-Bernard. Nous avons trouvé un temps extraordinairement doux et ensoleillé pour la saison, car l'automne était désormais avancé, et c'est ainsi que j'ai eu l'occasion d'admirer la passion de Jünger pour les insectes et pour la nature en général. Il était très curieux et désireux de découvrir et de connaître des choses nouvelles. Outre les coléoptères, ce qui l'intéressait beaucoup, c'étaient les serpents, et il avait une grande dextérité pour les attraper et les tenir en main. Il se créa entre nous des affinités auxquelles nous avons donné un prolongement dans une correspondance très franche et ouverte.

*Et l'expérience du LSD avec lui ?*

Au début de notre amitié, nous avons abordé le sujet des drogues. Nous nous écrivions en discutant de différentes choses, surtout de thèmes philosophiques. Bientôt, mon admiration et ma sympathie devinrent telles que quand je décidai d'essayer le LSD en privé, je pensai à le faire avec lui.

*Jünger, du moins à ce qu'il nous raconte dans ses journaux, fut un peu déçu par les effets de cette première expérience...*

Ce n'est pas exactement cela. On ne peut pas dire que ç'ait été une déception. Tout au plus une question de dosage. Jünger avait déjà essayé la mescaline et il me dit que le LSD, comparé à la mescaline, était comme un petit chat domestique par rapport à un tigre. Le fait est que, ne sachant pas comment son physique allait réagir, je fus très prudent et lui donnai une dose infime. Cette première expérience ne fut donc pas totale, mais s'arrêta au niveau esthétique. Nous éprouvions des sensations merveilleuses sans toutefois descendre dans les profondeurs. Dans une expérience ultérieure, en revanche, je lui administrai une dose trois fois supérieure. Ce fut tout autre chose et Jünger rectifia son jugement. Il dit alors que le LSD était aux stupéfiants traditionnels ce que la physique moderne était à la physique classique.

*Qu'entendez-vous par stade esthétique et stade profond ?*

Au niveau esthétique, on a surtout des perceptions d'images et de couleurs. Cette fois-là, j'eus des visions de paysages orientaux, je voyais s'ouvrir face à moi des étendues désertiques avec des caravanes et des chameaux. Jünger, lui, se concentra sur les spirales et les arabesques produites par la fumée d'un bâtonnet d'encens que nous avons allumé dans la pièce. Dans le récit *Visite à Godenholm*, où l'on rencontre la figure du magicien Schwarzenberg, il a transfiguré en termes littéraires et décrit avec une grande efficacité cette expérience.

*Et le stade profond ?*

Quand on descend au niveau profond, on a la sensation de n'être plus séparé du milieu environnant, mais de ne former qu'un avec le monde. On perd le sens de l'opposition entre le moi et la réalité extérieure, la conscience personnelle s'évanouit et on se sent comme une partie du tout. C'est ce qu'on appelle le sentiment océanique, cosmique. C'est une

sorte d'expérience mystique qui peut être très profonde, sous un aspect positif ou négatif. Tout est énormément amplifié, et l'évanouissement de la conscience du moi peut être vécu comme une extase ou comme un cauchemar. En se confondant avec le tout, on peut avoir une impression de protection et de familiarité, mais aussi se sentir dépaycé et angoissé. L'expérience profonde peut être un paradis ou un enfer.

*Et de quoi cela dépend ? Ou plutôt, est-il possible de contrôler une expérience aussi particulière ?*

Dans une certaine mesure oui, en se préparant d'une manière adaptée. Mais les sensations que produit la drogue sont comme les images d'un rêve. On ne peut pas prévoir si le rêve sera positif ou négatif, propice ou néfaste. D'après les études que nous avons faites, il nous apparaît qu'en général un voyage sur cinq est manqué. On a alors ce qu'on appelle un *horror trip*. Dans un certain sens, le voyage laisse resurgir les expériences vécues précédemment et désormais sédimentées dans les dimensions subconscientes du psychisme. Le LSD a le pouvoir de les faire remonter à la surface. Mais, je le répète, enfermés en nous-mêmes, nous avons autant le paradis que l'enfer.

*A-t-on fait des expériences pour tenter de contrôler cette double possibilité ?*

Que voulez-vous dire ?

*Peut-on, dans des dispositions émotionnelles adéquates, faire en sorte qu'une expérience positive ait lieu ?*

On a fait naturellement des expériences dans ce sens, surtout en psychologie et en psychiatrie. Selon ce que nous sommes, selon les vécus qui nous occupent ou nous préoccupent, selon nos états mentaux, il est possible de supposer ce que le LSD fera émerger. Mais un contrôle authentique de l'expérience avec du LSD n'est pas possible. On ne peut donc pas réaliser un choix ou une option à volonté. Et c'est pour cela qu'il s'agit d'une expérience dangereuse. On ne peut jamais prévoir ce

qui va survenir. Il est impossible de savoir si les vécus qui vont émerger de l'inconscient vont être positifs ou négatifs. C'est pour cette raison que les substances hallucinogènes devraient être prises seulement sous le contrôle d'une personne compétente, d'un médecin ou d'un psychiatre.

*Dans d'autres cultures, on prend une « tierce personne », qui joue le rôle de catalyseur...*

Chez les Indiens, leur usage était précisément soumis au contrôle du chaman. Il sait comment se préparer, quand et selon quelles doses la drogue doit être prise. C'est pourquoi j'estime dangereuse une libéralisation complète des substances hallucinogènes. Si le LSD est pris, par exemple, par des personnes qui, déjà, dans la vie normale et consciente, n'ont pas un équilibre ou des repères, il peut avoir des effets dévastateurs, psychotiques. Dans mon livre [\[9\]](#), j'ai mis en garde contre ces dangers et dans le titre j'ai défini justement le LSD comme mon *Sorgenkind*, l'« enfant qui me cause du souci », mon « enfant difficile ».

*Quand vous faites une distinction entre stade esthétique et stade profond, avez-vous en tête aussi l'usage des hallucinogènes destiné à accroître l'imagination et la créativité ?*

C'est une question délicate. Le territoire de l'art peut, dans certaines zones, être fertilisé par les hallucinogènes, mais une œuvre d'art n'est pas une hallucination. Vous comprenez ce que je veux dire ?

*Oui, mais vous savez que certains artistes ont fait un généreux usage de stupéfiants. Comme cela se produisait par exemple aux soirées du Club des Haschichins, chez le peintre et musicien Fernand Boissard au célèbre Hôtel Pimodan de l'île Saint-Louis à Paris : il était fréquenté par des artistes et des écrivains, tels Baudelaire, Théophile Gautier, Eugène Delacroix, Honoré Daumier, Gérard de Nerval, Alexandre Dumas père, Balzac et d'autres encore. On a l'impression que l'usage de la drogue*

*était devenu déjà alors presque un style de vie...*

Si on lit ce que déclarent des artistes et des écrivains qui ont vécu cette expérience, on en retire clairement la conviction qu'ils ont « voyagé » également à un stade profond. Les Français, par exemple, comme Baudelaire et Gautier, qui consommaient surtout du haschich, en prenaient probablement des doses très fortes parce que ce n'est qu'ainsi que le haschich permet de descendre au niveau profond. Son effet est, en tout cas, plus stimulant et amplificateur que créatif. À ce propos, les considérations de Walter Benjamin sont intéressantes : il avait essayé en personne le haschich, en en prenant par voie orale, et il voulait écrire sur ce sujet un livre auquel il accordait une grande importance. Malheureusement, nous n'en avons qu'une centaine de pages.

*Mais de quelle manière les substances stupéfiantes peuvent-elles stimuler et amplifier la créativité artistique naturelle ?*

Il n'est pas facile de généraliser, parce qu'on risque de faire de la littérature. Je peux dire ce que moi, j'ai éprouvé. Dans mon premier voyage, j'avais pris une dose cinq fois supérieure à la normale, et ce fut vraiment une expérience existentielle. Ma conscience était complètement transformée. J'étais bouleversé et désorienté au point que je ne savais plus où je me trouvais. J'avais l'impression d'être devenu fou et d'être proche de la mort. Dans cette escalade jusqu'aux limites de ce qui est perceptible, ma sensation est que l'on a une stimulation de la créativité. En revanche, avec des doses inférieures, j'ai voyagé plutôt dans la dimension esthétique. Il n'y a pas de doute que sur ce plan l'imagination et le fantasme reçoivent des stimuli inattendus et imprévisibles.

*Qui mènent à quoi ?*

Cela peut aisément conduire à l'expérience mystique. L'expérience de la beauté est au fond une expérience mystique. Même dans ce cas, les hallucinogènes fonctionnent comme de puissants stimulants. Ce qui est particulièrement impressionnant, c'est la perception amplifiée des

couleurs et des sons. Je me rappelle qu'une fois, au cours d'une expérience, quelques taches étaient restées sur la paillasse de mon laboratoire : eh bien, sous l'effet du LSD elles se transformèrent en formes extraordinairement colorées et bariolées. Le monde entier me sembla une ronde de couleurs. Ce qui explique la peinture psychédélique, singularisée par la richesse et la vivacité de sa palette.

*On parlait, juste avant, du milieu qui convient pour l'expérience. Parmi les éléments de l'aspect rituel, vous dites qu'il y a aussi une certaine manière de s'habiller. Avec Jünger, vous revêtiez des robes d'intérieur particulières...*

Bien sûr, l'habillement aussi fait partie du rituel. Changer de vêtements est, d'une certaine façon, un geste qui symbolise la volonté de sortir du quotidien, de la manière ordinaire de voir les choses et de se comporter, pour entrer dans une dimension nouvelle, esthétique, précisément. Pendant l'expérience avec Jünger, celle à laquelle vous vous référez, nous utilisions une drogue tirée d'un champignon, selon une vieille recette indienne. Je me rappelle que j'avais l'impression d'être dans une ville morte, sous terre : tout était abandonné, désert. Je sentais un vide terrible qui me happait et que je tentais de fuir. Ce fut donc un *horror trip*. Ce n'est que quand le voyage s'est terminé et que je retrouvai la conscience, que j'eus la sensation de la merveille qu'était ce monde.

*La même expérience peut être vécue de façon différente selon que vous êtes à l'intérieur ou à l'extérieur du voyage ?*

Souvent c'est vraiment comme ça. Après l'enfer, on entrevoit à nouveau la lumière. Jünger, lui, eut une meilleure expérience, enrichie par des sensations esthétiques et érotiques. Il avait eu l'impression de se retrouver à Samarkand, d'avoir vu des pyramides avec des crânes à l'intérieur. Il crut qu'il avait rencontré une magicienne. Après le voyage, nous avons discuté jusqu'au cœur de la nuit de ce que nous avons éprouvé, et nous avons essayé de comprendre les connexions et les raisons de ce qui s'était passé.

*Après la fin de l'expérience, vous vous êtes réunis à table. Comment ça ? Que se produit-il en général après le voyage ?*

Après un voyage, on se sent en forme, on savoure bien plus intensément les goûts et on a de l'appétit. À cette occasion, on a bu trois bouteilles de vin sans avoir le moins du monde l'impression d'être ivres.

*Cet aspect hédoniste nous ramène un peu sur terre. Vous faisiez allusion tout à l'heure aux hippies. À un certain moment, il y eut un véritable pèlerinage chez vous... Comment avez-vous vécu tout cela ?*

Pour les hippies, j'étais devenu presque un gourou. Ils venaient chez moi avec l'attitude de disciples attendant les formules de la sagesse du maître. Quand j'allais en Amérique pour prononcer des conférences, je répétais constamment que je n'intervenais que dans ma modeste fonction de chimiste, et non en gourou. Ça ne servait à rien. Les jeunes n'étaient absolument pas intéressés par les combinaisons chimiques, qu'ils ne voyaient pas et ne comprenaient pas. Ils pensaient aussitôt à quelque chose de transcendantal, de mystique. J'avais toujours la plus grande peine à leur remettre les pieds sur la terre. Il était difficile de leur expliquer qu'il s'agissait d'une simple substance se trouvant dans la nature, dans certaines plantes déterminées, et qui interagit avec d'autres substances qui sont à la base de processus chimiques, stimulant certains centres du cerveau.

*Peut-on dire que le LSD agit sur une partie déterminée du cerveau ?*

Certainement. Pour l'établir, nous avons procédé à des expériences particulières avec du LSD marqué radioactivement, et nous avons pu établir dans quelle partie du cerveau il allait se fixer. Nous avons constaté qu'il s'agit de l'hypothalamus, c'est-à-dire de la partie du cerveau qui règle nos sensations et émotions. Alors que la partie où sont localisées les facultés de la pensée rationnelle n'est pas touchée. C'est pourquoi le LSD stimule surtout les expériences émotionnelles,

faisant émerger, sous son effet, les aspects qui, pour ainsi dire, sont refoulés par notre vision du monde quotidien. Le LSD excite surtout notre part poétique, musicale, paradisiaque.

*Peut-on affirmer que l'étude des effets du LSD a eu des conséquences pour la psychologie et l'étude de l'esprit ?*

Bien sûr, le LSD et les substances psychédéliques en général ont un rôle important pour ce type de psychologie transpersonnelle qui, à la différence des théories freudiennes, ne vise plus l'introspection, mais la sortie hors de soi, l'ouverture du moi à l'expérience du tout. Je trouve aujourd'hui fondamentale cette tendance de la psychologie : plus que vers l'analyse, elle se dirige vers une synthèse où l'homme et sa conscience s'ouvrent à des expériences transpersonnelles. En vertu de cette disposition universelle, cosmique, où nous parvenons à nous sentir comme une partie du tout, il est important de bien poser que les éléments dont nous sommes faits sont les mêmes dont est constituée la nature et que, en nous tout comme dans la nature, apparaissent les mêmes combinaisons chimiques, et donc qu'il y a une affinité profonde qui relie tous les êtres.

*Mais le LSD est quelque chose d'artificiel...*

Jusqu'à un certain point. Même le LSD, quoique produit par synthèse chimique, est une substance qu'on trouve dans la nature. Sous son effet, on expérimente, sur le plan émotionnel, en y prenant vraiment part, l'affinité qui nous lie à la nature. On a l'impression d'être plongé dans la totalité de l'être, de s'identifier au tout. Et il y a une profonde différence entre l'expérience émotionnelle de cette identité et sa pure description abstraite, philosophique. Ce serait comme de vouloir illustrer les couleurs pour un aveugle : les mots seuls ne permettront jamais de comprendre ce qu'elles sont.

*Vous recommanderiez donc cette expérience ?*

Précisément à une époque comme la nôtre, où prédominent les

valeurs du matérialisme et de l'individualisme, une telle expérience est intensément souhaitable. En ce sens, Jünger préconise carrément l'avènement d'une ère nouvelle qui amènera de nouvelles valeurs. Je crois qu'une de ces valeurs novatrices est la relativisation de l'individu : il ne sera plus au premier plan, mais il sentira qu'il ne formera qu'un avec l'univers. La vision future du monde devra dépasser quelques dualismes dominants dans la façon actuelle de penser, par exemple la dualité rigide sujet-objet, ou la séparation de l'esprit et de la matière, ou encore la division problématique entre corps et esprit. Et je suis convaincu que des substances comme le LSD peuvent avoir une grande importance pour transmettre ce sentiment d'appartenance cosmique.

*Selon vous, l'usage du LSD que firent les hippies était déjà de ce type, autrement dit avait les traits du mysticisme et de l'expérience transpersonnelle, ou n'était-ce pas plutôt une simple recherche du plaisir, un pur hédonisme ?*

J'en ai longuement discuté avec Kerényi quand nous étions en contact pour les recherches sur le breuvage sacré employé par les Grecs dans les Mystères d'Éleusis.

*Comment vous êtes-vous connus ?*

C'est lui qui m'a écrit, après ma découverte du LSD, pour me raconter ses recherches sur les Mystères d'Éleusis et me demander des renseignements sur d'éventuelles herbes ou substances qui pouvaient avoir été utilisées pour préparer le *Kykéôn*, la potion sacrée employée durant le rite qui procurait l'expérience de l'extase. Il voulait savoir si la composition chimique de ces substances était analogue à celle du LSD. Un problème dont s'était occupé également le mythologue, romancier et poète Robert Graves. Dès ses années de jeunesse, passées dans le Pays de Galles, il avait expérimenté l'effet des champignons hallucinogènes et il avait envie d'enquêter pour savoir si une expérience similaire avait été présente également dans la religion grecque archaïque et dans les civilisations précolombiennes.

*Comment avez-vous procédé dans votre recherche ?*

Déjà à l'époque de mes études au lycée, le mot « Éleusis » avait eu pour moi une sonorité magique, sans que j'aie la moindre idée de ce que pouvaient être les Mystères d'Éleusis. Mais ce fut suffisant pour accueillir avec enthousiasme l'invitation de Kerényi à enquêter avec lui sur le sujet. Il est vraiment stupéfiant de considérer quel profond besoin d'extase nourrissait chez les Grecs cette grande tradition des mystères. Songez qu'elle dura de façon ininterrompue pendant près de deux mille ans, jusqu'au moment où, à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, le roi des Goths Alaric détruisit le temple d'Éleusis, et que les moines à sa suite commencèrent à christianiser la Grèce.

*L'initiation avait lieu dans ce temple ?*

Tous les ans, au mois de septembre, les sujets à initier, présélectionnés, étaient introduits aux Mystères : après une préparation soignée, ils restaient durant toute la nuit dans le *télésterion*, la salle du temple d'Éleusis réservée à l'initiation, et ils en sortaient radicalement transformés par la vision (*epoptéia*) des choses sacrées (*ta hiera*) dont ils avaient été foudroyés. Avec Kerényi, j'ai travaillé à comprendre quels ingrédients étaient utilisés dans la préparation du *Kykéôn*. Sur la base de l'interprétation de certains textes et de certaines images, en particulier en suivant l'Hymne homérique à Déméter, où l'on affirme qu'il se composait d'orge (*alphi*), de menthe (*glechon*) et d'eau, Kerényi avança l'hypothèse selon laquelle la plante psychotrope utilisée aurait été une sorte de menthe. Il pensa même que ce pouvait être un fraisier. Une fois ces végétaux identifiés, je les analysai en laboratoire, mais cela ne révéla la présence d'aucune substance hallucinogène.

*Qu'avez-vous fait alors ?*

Rien. Nous étions dans une impasse, puisque notre hypothèse n'était pas confirmée. Plus tard toutefois Robert Gordon Wasson – un banquier qui avait épousé une Russe experte en champignons

hallucinogènes et qui devint lui-même un des meilleurs connaisseurs de plantes psychotropes, et d'une science qu'il fut le premier à appeler ethnomycologie – se réclamant des études de Robert Graves, avec lequel il était personnellement en contact, et d'ethnologues comme Georges Dumézil, soutint que les religions antiques dérivait de cultes archaïques fondés sur l'usage de l'*Amanita muscaria* et autres champignons hallucinogènes. Quant à Éleusis, il réaffirma l'hypothèse selon laquelle le *Kykéôn* devait contenir une substance hallucinogène semblable au LSD. Et il y eut ici de nouveau une heureuse coïncidence. Pour l'étude de l'acide lysergique, nous avons fait recueillir par nos botanistes tous les types de champignons de l'ergot de seigle et nous avons trouvé dans les régions méditerranéennes une herbe sauvage très répandue, l'ivraie, plus précisément, la « mauvaise ivraie », celle qui, en botanique, est classée sous le nom de *Lolium temulentum*.

*La plante qui, dans la Bible, est appelée la zizanie ?*

Tout à fait. Elle est entrée dans l'imaginaire occidental grâce à la parabole de Jésus, rapportée par saint Matthieu, selon qui le Royaume des cieux est pareil à un homme qui a bien semé dans son champ. Mais la nuit venue, son ennemi surgit et y sème de l'ivraie. *Zizánion* est le nom grec utilisé par saint Matthieu, *lolium* le mot latin de la vulgate. Une plante fatale, devenue le symbole du vice et du mal.

*Nous vous avons interrompu dans votre récit...*

L'ivraie est souvent atteinte d'ergot, c'est-à-dire du sclérote d'un champignon parasite connu sous le nom de *Claviceps purpurea*. Il est vénéneux, au point que la farine de blé, si elle est mélangée à celle de l'ivraie, produit une intoxication, qu'on appelle celle de l'« ivraie enivrante ». Eh bien, j'ai découvert que la *Claviceps purpurea* contenait des combinaisons chimiques très voisines de celles du LSD et produisait sur le psychisme des effets analogues.

*Ce fut une confirmation pour vous ?*

Bien sûr, parce que cela renforçait l'hypothèse que nous avons avancée, à savoir que les prêtres qui célébraient le culte de Déméter utilisaient ce type de champignon pour préparer le breuvage sacré, à base de graminacées, qui était bu durant les Mystères. Ils étaient probablement en mesure de séparer les alcaloïdes hallucinogènes hydrosolubles contenus dans le champignon, c'est-à-dire l'ergine et l'ergonovine, des composants toxiques non solubles dans l'eau, c'est-à-dire l'ergotamine et l'ergotoxine. Avec Gordon Wasson et Carl A.P. Ruck, spécialiste de culture antique et enseignant à Boston, nous avons mené des recherches ultérieures, par la suite présentées dans un livre, où nous appuyions notre thèse d'une manière je pense satisfaisante et jetions un jour nouveau sur le rite des Mystères d'Éleusis. Cela s'accorde bien du reste avec tout le cycle du mythe : Déméter est la déesse des moissons, du blé, qui se tapit dans le ventre de la terre pour renaître plus tard. Or, sous l'effet du LSD, on a effectivement le sentiment de descendre dans les enfers, dans l'obscurité, pour ensuite remonter à la lumière du jour et se renouveler.

*Pensez-vous que Pindare, Sophocle, Platon, Pausanias, l'empereur Marc Aurèle aient été tous initiés et aient connu l'usage de cette substance ?*

Oui, je crois que chacun d'eux, dans la mesure où il avait été initié aux Mystères d'Éleusis, avait fait, au moins une fois dans sa vie, l'expérience de l'hallucination que procurait le *Kykéôn*, la potion psychotrope. Si l'on considère les très rares témoignages que nous avons à cet égard – les initiés au rite étaient contraints au silence, parce que les choses sacrées d'Éleusis étaient *arrheta*, « indicibles », et *aporrheta*, « telles qu'on ne devrait pas en parler » –, nous avons une idée de la grande importance que les Mystères revêtaient pour eux. Cicéron, par exemple, dit qu'il n'a appris que par cette expérience comment vivre et qu'il a compris d'où nous venons et vers où nous allons. L'initié était touché par une véritable expérience mystique. Il avait une illumination qui libérait l'existence individuelle.

*Par la suite, vous avez étudié l'usage des substances psychotropes dans d'autres civilisations...*

Le succès obtenu dans l'étude des Mystères d'Éleusis par rapport aux informations que je possédais sur le LSD me conduisit à me lancer dans des enquêtes analogues concernant les drogues magiques utilisées par les Indiens du Mexique : le champignon *teonanacatl*, les graines de *ololiuhqui* et les feuilles d'une espèce de sauge, la *Ska Maria pastora*. Je me suis tout d'abord intéressé au problème des champignons sacrés et au principe actif qu'ils contenaient, lequel produit des hallucinations semblables à celles du LSD. En Amérique, on avait déjà ramassé et analysé ces champignons, du genre *Psilocybe mexicana*, mais on n'y avait pas trouvé de principes actifs.

*Et quelles furent alors vos hypothèses ?*

Les connaissances que j'avais acquises dans mes recherches sur le LSD me furent, dans ce cas également, d'une grande utilité. J'avais vérifié que les effets hallucinogènes du LSD, les transformations des états de conscience qu'il provoquait n'étaient pas observables chez les animaux de la même manière que chez l'homme. Les effets psychiques du LSD se manifestaient de manière différenciée chez cet être singulièrement doté d'une forme de conscience évoluée qu'est l'homme. C'était probablement là la raison pour laquelle les précédentes recherches menées dans des laboratoires américains sur des animaux afin d'isoler les substances actives des champignons n'avaient rencontré aucun succès. Dans l'analyse du champignon *teonanacatl*, mes assistants et moi-même avons servi de cobayes, et nous avons été en mesure d'isoler sous forme cristallisée la substance active des effets hallucinogènes que j'ai appelée « psilocybine ». Par la suite, je me suis occupé des graines d'*ololiuhqui* et j'ai découvert que la composition chimique du principe actif qui y était contenu était presque identique à celle de l'ergot de l'herbe sauvage employée à Éleusis.

*Aujourd'hui, l'hallucination obtenue au moyen de substances comme le LSD n'a plus aucun sens sacré, à la différence de ce qui pouvait avoir*

*lieu à Éleusis ou chez les Indiens, mais c'est un comportement fondamental lié à une culture de consommation et d'hédonisme de masse.*

En effet, c'est là que se trouve l'abus. Sur un autre plan, la même transformation de substance sacrée à forme de consommation s'est produite avec le tabac. Chez les Indiens, fumer le tabac constituait un rite, alors que de nos jours, pour nous, le tabac est un produit de plaisir, de large consommation, qui par ailleurs met en jeu d'énormes intérêts. Notre société a entraîné une sorte de profanation et de banalisation de ces substances. Les Indiens disaient : « Si l'on goûte au champignon sans le rituel, c'est-à-dire sans le jeûne et la prière, il se venge et rend fou ou tue qui en prend. » L'usage de ces drogues hallucinogènes était donc réglé dans un contexte religieux et social bien précis. Chez nous, en revanche, que se passe-t-il ? Les gens consomment la drogue n'importe où, sans aucun discernement, dans la rue, en discothèque, où ça leur chante. Il n'y a plus ni préparation ni contrôle et en ce sens on peut parler de profanation et d'abus. En outre les drogues sont aujourd'hui mélangées entre elle, dans la légèreté et l'indifférence, comme s'il s'agissait d'un simple moyen d'obtenir du plaisir. Cette consommation sans discrimination est sans aucun doute dangereuse et condamnable.

*Mais alors comment pouvez-vous vraiment croire que des substances comme le LSD changent notre vision du monde ?*

Abandonner les divers dualismes – comme je disais – est aujourd'hui un bon signe. La drogue ne peut pas être une fin...

*Que pouvez-vous nous dire encore de l'expérience que vous avez faite au Mexique ?*

Après avoir résolu le problème de l'*ololiuhqui*, Gordon Wasson me dit qu'il y avait une autre drogue sacrée sur laquelle faire des recherches, les feuilles d'une espèce de sauge appelée par les Indiens *Ska Maria pastora*. Il m'invita alors au Mexique pour participer avec lui à une expédition et mener les recherches nécessaires. Accompagnés par

un guide indien et par un interprète, nous avons voyagé pendant des semaines à travers des vallées perdues où pousse cette herbe et où la population indigène, qui vit dans de petits villages, l'utilise comme drogue. Sa prescription est confiée à un « sage » ou à une « sage » (*sabio* ou *sabia*, en espagnol) qui est également surnommé(e) *curandero* ou *curandera*, c'est-à-dire guérisseur ou guérisseuse, et chez lequel ou laquelle les gens vont résoudre leurs problèmes. Ce sorcier, sous l'effet de l'hallucinogène, leur donne des conseils.

### *Un autre monde...*

Le monde où vit cette population est quelque chose d'unique : il y a des paysages merveilleux à travers lesquels on ne se déplace qu'à pied ou à dos de mulet, et les rares personnes qu'on y croise vivent comme il y a deux mille ans, les femmes tissent encore à la main. Quand nous sommes arrivés dans le premier de ces villages, tout semblait désert, sans vie. Les habitants avaient disparu, mais nous avons la nette sensation d'être espionnés. Nous avons décidé d'attendre, et à un certain moment a surgi un messager auquel nous avons montré les papiers du gouvernement qui attestaient le caractère scientifique de notre expédition. Alors le chef du village s'avança et nous lui répétâmes que nous étions venus pour la science et la recherche, et ces deux mots qui sonnaient bien lui firent une grande impression. Il nous offrit une liqueur et nous dit que nous pouvions passer la nuit chez eux. Nous avons l'impression d'être vraiment dans un autre monde, où le temps s'était arrêté.

*Vous avez eu au Mexique une expérience de recherche très intense, décrite dans votre livre. Mais vous ne parlez pas de l'Inde. Y êtes-vous déjà allé ?*

Oui, je me suis rendu également en Inde, à Calcutta et à Bombay, mais seulement pour y donner des conférences. Je ne me suis toutefois pas occupé de la tradition hindouiste.

*Et pourtant dans cette culture aussi, depuis les temps les plus anciens, on utilisait une potion enivrante, le soma, qui a été célébré dans au moins cent vingt hymnes du IX<sup>e</sup> livre du Rig-Veda. Pensez-vous qu'il ait eu des effets hallucinogènes semblables au LSD ou qu'il soit chimiquement analogue à lui ?*

En réalité, je n'ai jamais étudié à fond ce problème et je ne saurais dire si, à travers la tradition hindouiste, on peut établir des connexions de ce genre. Du reste, la composition du *soma* reste encore enveloppée de mystère. On sait seulement qu'il était obtenu par les prêtres en extrayant le suc d'une plante avec des pierres, et du moment qu'il était absorbé dès qu'il était recueilli, on peut en déduire qu'il ne s'agissait pas d'une boisson alcoolisée, dans la mesure où pour obtenir de l'alcool, il faut une période de fermentation. C'était une sorte d'hallucinogène naturel, utilisé à des fins d'extase. Gordon Wasson a écrit un livre important sur le sujet : *Soma : Divine Mushrooms of Immortality*[\[10\]](#) (1968), où il soutient que le *soma* était extrait de l'*Amanita muscaria*. Mais c'est une thèse controversée.

*Et en ce qui concerne les autres civilisations ?*

Dans cette direction, il y a encore beaucoup de recherches à faire : chez les Scythes dont parle Hérodote, jusqu'aux Soufis islamiques, qui avec l'aide de substances psychoactives faisaient leurs voyages dans l'univers de l'âme.

*Le mot « voyage » paraît plus adapté à l'Occident...*

Et pourquoi ? « Les voyages dans l'univers de l'âme », c'est l'expression qu'utilisa l'arabisant Rudolf Gelpke, mon ami et celui de Jünger, pour intituler le recueil d'expériences à base d'hallucinogènes qu'il publia dans *Antaios*[\[11\]](#), la revue dirigée par Jünger lui-même et Mircea Eliade.

*Bref toutes les grandes civilisations semblent avoir connu l'usage de stupéfiants...*

Évidemment, à commencer par la civilisation égyptienne, qui déjà faisait usage de l'opium, et des civilisations mésopotamiennes, où est avéré également celui du chanvre, jusqu'à celles de l'Extrême-Orient. Les Chinois, par exemple, connaissaient, avant l'ère chrétienne, l'emploi des graines de chanvre en tant qu'hallucinogènes, et les désignaient par l'idéogramme *ma*. Des champignons sacrés ont été également trouvés en Indonésie.

*Vous citez à ce propos comme fondamental le livre d'Ernst von Bibra...*

Oui, c'est la première recherche sur le sujet, une espèce d'incunable des substances hallucinogènes. Il a été imprimé à Nuremberg en 1855, sous le titre *Die narkotischen Genussmittel und der Mensch (Les Narcotiques et l'Homme)*.

*Vous avez vraiment une bonne mémoire...*

Non, c'est que Jünger m'en avait offert la première édition. Il est donc impossible, pour moi, de l'oublier...

*De quoi traite von Bibra ?*

Sous le concept de « narcotiques », von Bibra comprend non seulement l'opium et la stramoine, mais également le café, le tabac et jusqu'à la cocaïne, l'*Amanita muscaria* et le haschich. Puis, en 1927, il y eut la recherche de Louis Lewin, *Phantastica*, qui doit beaucoup à von Bibra. Lewin introduisit la classification des substances psychotropes dont je vous parlais, et soutint la thèse que les drogues, à l'instar de l'alimentation, étaient quelque chose d'intimement lié à la vie des peuples. À son époque, c'était l'autorité indiscutable dans le domaine de l'étude des hallucinogènes, même si, en arrière-fond de ses enquêtes scientifiques, on note un mélange de refus et de curiosité pour le pathologique, qui est typique du puritanisme américain. Lewin découvrit, entre autres, les propriétés du *peyotl*, la plante hallucinogène où les vieux Indiens mexicains voient l'incarnation végétale d'une

divinité. Et puis il y a Walter Vogt...

*C'est une figure que vous citez souvent mais dont on sait peu de chose. Pouvez-vous nous dire qui c'était et pourquoi il est si important à vos yeux ?*

C'était un psychiatre-écrivain qui avait expérimenté toutes sortes de drogues, mais surtout le LSD. C'est précisément pour cette raison qu'il se mit en contact avec moi, et m'écrivit que mon invention était la « seule invention joyeuse du XX<sup>e</sup> siècle ». Dans la correspondance que j'ai entretenue avec lui, nous conversions, plus que des aspects chimiques ou médicaux du LSD, des aspects culturels, psychologiques et psychédéliques, qu'ensuite il élaborait sur le plan littéraire. À un certain moment, il est devenu toxicodépendant. Dans certains de ses livres, il décrit, en termes vraiment impressionnants, les crises d'abstinence où il sombrait. Quelques-uns de ses textes ont fait sensation.

*Pourquoi ?*

Avec lui, on ne savait jamais où finissait la provocation culturelle. Je me rappelle un « sermon laïc » qu'il lit dans un temple protestant de Vaduz, dans le Liechtenstein, où il racontait une expérience extatico-mystique qu'il avait faite sous l'emprise du LSD. Et, faisant un rapprochement pour beaucoup blasphématoire, il la comparait à la vision de Moïse sur le Mont Sinäi. Effectivement, il s'agit d'une provocation, mais elle est très stimulante parce qu'elle invite à discerner le noyau authentique de l'enseignement chrétien et à le libérer de la sclérose dogmatique. Elle fait comprendre, par ailleurs, comment l'épanouissement de la conscience provoqué par le LSD la délivre du lien avec le corps et la sensibilité, en intensifiant la spiritualité humaine.

*Que pensez-vous de Carlos Castaneda, qui a tenté d'exalter cet épanouissement ?*

C'est un excellent écrivain et connaisseur des cultures indiennes, mais tous ses livres, que j'ai lus et que j'apprécie, ne se fondent pas sur une expérience directe. Je veux dire : Castaneda n'a pas expérimenté lui-même les effets des drogues dont il parle, mais il se fonde sur le récit d'autrui. Et un lecteur initié le saisit tout de suite. Bref, si sublime soit-elle, son expérience est littéraire et non scientifique.

*Et Aldous Huxley ? Peut-on dire que c'était, chez lui aussi, une expérience littéraire de la drogue ?*

À la différence de Castaneda, Huxley avait une expérience directe des stupéfiants. Il avait commencé à prendre de la mescaline et puis il était passé au LSD et à la psilocybine.

*Vous l'avez connu personnellement ? Comment était-il ?*

C'était un gentleman anglais, grand, distingué, il avait de la classe. Le stéréotype même auquel nous réduisons certains personnages.

*Très différent de Leary...*

Bien sûr. Et pourtant, quand il me parlait de Leary, Huxley s'exprimait en termes positifs. Je les ai connus tous deux et j'ai discuté avec eux de l'expérience du LSD et de l'attitude à avoir face aux substances psychédéliques. Par rapport à Leary, que j'ai rencontré à plusieurs reprises au Mexique et à l'occasion de différents congrès, et même après qu'il eut fui les États-Unis et se fut réfugié en Suisse, Huxley avait une conception différente de l'expérience des drogues. Conception que je partage fondamentalement...

*À savoir ?*

Pour Leary, il suffisait de prendre du LSD et l'on aurait aussitôt l'illumination. De cette façon, il finissait par suggérer aux jeunes une consommation sans réserve du LSD. Moi, en revanche, je ne l'ai jamais

conseillée à personne. Quand on me demandait si on pouvait en prendre, je recommandais toujours de s'informer amplement, et si quelqu'un décidait de l'essayer, il devait le faire avec la plus grande pondération, en faisant un choix responsable. J'ai critiqué plusieurs fois la facilité avec laquelle Leary distribuait du LSD à ses disciples. Ainsi consommé, le LSD ne peut pas apporter de bons résultats. Surtout chez les jeunes, qui n'ont pas encore un « moi » stabilisé ni fortement affirmé et qui s'exposent à de graves risques et peuvent même subir des dommages psychiques. Mais il continuait à estimer qu'il fallait permettre la plus grande diffusion de la drogue et que les éventuels aspects négatifs étaient à considérer comme des accidents de parcours. En tout cas, disait-il, ils étaient de très loin inférieurs aux aspects positifs.

### *Et Huxley ?*

Il était de mon avis. Il estimait que le LSD méritait une diffusion plus ample, mais que, avant d'en faire usage, on devait absolument être soumis à une préparation appropriée, acquérir un certain savoir, à travers ce qu'il appelait une authentique « science de l'expérience mystique ». C'est, selon moi, ce qui peut se produire si les expériences à base de LSD sont intégrées dans une perspective de psychologie transpersonnelle.

*Nous croyons savoir que vous avez eu une intéressante correspondance avec Huxley. Sur quel sujet vous écriviez-vous ?*

Naturellement, à propos des expériences à base de psilocybine et de LSD, à propos des champignons sacrés, et en général sur des questions culturelles, religieuses et philosophiques en liaison avec ces thèmes. Huxley soutenait que les substances psychédéliques sont comparables à d'autres substances dont nous nous nourrissons, et il refusait de les nommer « drogues ». Ce terme avait pour lui une connotation péjorative. Alors qu'on peut dire qu'effectivement les « drogues » sont chimiquement analogues à certaines substances dont nous nous nourrissons. Ce qui le fascinait, c'était le fait que déjà la nature et les

plantes nous aient offert ces substances, et que depuis des millénaires, elles aient été utilisées à des fins curatives et mystiques. Huxley soutenait qu'il s'agit là d'une véritable grâce de Mère Nature : elle nous aurait offert ces substances pour nous venir en aide.

*En nous poussant même au-delà de la nature...*

Pour lui, un épanouissement de la conscience était nécessaire pour atteindre à une nouvelle science mystique où l'aspect matériel serait indissociable de l'aspect spirituel. La matière n'était pour lui qu'une manifestation de l'esprit. Moi aussi, je suis fasciné par le fait que ces substances puissent se trouver dans la nature, alors que je suis relativement moins intéressé par les combinaisons synthétiques que l'on peut obtenir par la chimie.

*Vous êtes en contact avec le psychiatre Balthasar Staehelin ?*

Bien entendu, c'est l'auteur de livres très importants pour moi, comme *Haben und Sein (Avoir et Être)*, *Die Welt als Du (Le Monde en tant que Toi)*, *Unvertrauen und zweite Wirklichkeit (La Confiance originelle et la deuxième réalité)*, *Der finale Mensch (L'Homme final)*. Il organise des séminaires chaque année en Engadine sur la psychologie transpersonnelle.

*Qui, si nous avons bien compris, est l'objectif qui vous intéresse le plus...*

Oui, pour une raison bien précise : la psychologie transpersonnelle entend réhabiliter la composante émotionnelle et émotive de la psyché par rapport à la composante rationnelle, en dépassant le dualisme typique de la psychologie et de la psychiatrie traditionnelles.

*Avez-vous connu Carl Gustav Jung ?*

Nous nous sommes rencontrés personnellement une seule fois.

C'était en 1956, à Zurich, à un congrès international de psychologie, au cours duquel je prononçai une conférence sur les isomères du LSD, afin de montrer comment son effet psychoactif était lié à un élément déterminé de sa composition chimique. Après ma communication, je me suis un peu entretenu avec lui. Il doit y avoir une photo qui a été prise de nous à ce moment-là. Il m'a dit que la chimie et la pharmacologie acquerraient à l'avenir une importance de plus en plus grande pour la psychologie. Quelque chose de ce genre avait également été dit par Freud, quand il avait mis en lumière l'importance des psychotropes. Ce qui, du reste, se fondait sur son expérience personnelle, puisque Freud était un consommateur de drogues, notamment de cocaïne.

*Malgré les dangers du LSD et les tragédies qu'il a causées, estimez-vous que sa découverte ait tout de même été positive ?*

Sans le moindre doute. Je crois que les aspects positifs de ma découverte sont, de très loin, supérieurs aux accidents de parcours. Les côtés négatifs proviennent seulement de l'inexpérience et de l'imprudence avec lesquelles on en a fait souvent usage.

*Et de quoi cela dépend-il ?*

Du fait que ce qui manque à notre civilisation, c'est la médiation de la tradition. Nous ne disposons plus de ce savoir traditionnel qui, en Grèce, se réalisait dans les Mystères d'Éleusis, ni de celui qui est à la base des pratiques des Indiens d'Amérique. Il est certain que nous ne devons pas attribuer à l'acide lysergique des fautes qui, en réalité, doivent l'être à celui qui en abuse. Grâce au LSD, nous voyons maintenant des choses que jusque-là nous ne pouvions pas voir, et, en ce sens, le LSD est un instrument, un médium important. Un peu comme dans le cas d'un bistouri : plus il est puissant et aiguisé, plus dangereux il devient si on l'utilise mal. Je suis convaincu que le LSD a une place parmi les drogues psychotropes, de même que la morphine. Je ne crois pas qu'il puisse disparaître. Et même, il faudrait convaincre les autorités compétentes de l'utilité de continuer les recherches qui en

ce moment sont interrompues, surtout dans la perspective d'un usage psychiatrique.

*On peut soigner des dépressions avec du LSD ?*

Tout dépend de la cause : quoi qu'il en soit, c'est une thérapie très risquée.

*Si un homme politique vous demandait un conseil sur la législation de ces drogues, quelles seraient vos suggestions ?*

Ma première réponse serait qu'une interdiction absolue, draconienne n'est pas efficace. L'emploi du LSD devrait être légalisé, ce qui signifie, en premier lieu, régulé. L'État devrait en contrôler la production, la qualité et la distribution. Cette dernière, en particulier, devrait avoir lieu sous contrôle médical. Le LSD ne crée pas de dépendance, n'est pas toxique ni vénéneux, et il est d'une production facile. Il est donc différent des drogues au sens strict, qui créent une dépendance et poussent à leur usage chronique, entraînant les conséquences organiques que nous savons. Le LSD est dangereux seulement pour sa puissance inimaginable et pour les effets psychiques qu'il peut produire, et qui doivent absolument être placés sous contrôle.

*Vous êtes donc opposé au prohibitionnisme ?*

Le prohibitionnisme total a pour effet que la drogue, au lieu de disparaître, fait l'objet d'un trafic, d'un marché noir qui fait monter les prix, et qu'elle est souvent mélangée à autre chose, avec de graves risques pour la santé de son utilisateur. Le prohibitionnisme, nous pouvons le dire désormais, ne protège pas la jeunesse et profite essentiellement à la pègre qui gère le marché.

*Vous êtes, de toute façon, la preuve vivante que le LSD ne fait pas de mal...*

Vous n'êtes pas les premiers à me le dire.

*Quel est votre âge exact ?*

Quatre-vingt-onze ans[12]. Je suis né le 11 janvier 1906. J'aurais encore bien des choses à vous raconter, mais je crois vous avoir dit l'essentiel : pour moi, le LSD a été un chemin – celui de la chimie et de la pharmacologie – pour parvenir à une expérience mystique du cosmos. Il y en a évidemment d'autres, comme l'ascèse, la méditation, qui sont de toute façon beaucoup plus longues et pénibles. Je trouve extraordinaire qu'une substance contenue dans des plantes, et engendrée, au fond, à travers l'effet de la lumière du soleil, puisse produire en nous de telles et si profondes transformations. Les plantes sacrées, officinales, sont, en quelque sorte, à l'origine du sens religieux du cosmos. Ce que l'on veut obtenir avec l'ivresse provoquée par les drogues sacrées – phénomène que l'on retrouve dans les principales civilisations –, c'est une échappée hors de l'horizon quotidien, dualiste, de la scission entre sujet et objet. Je suis parvenu à reconnaître l'importance de l'ivresse pour la civilisation en lisant Nietzsche, lecture de ma jeunesse.

*L'humanité contemporaine semble avoir une expérience du cosmos beaucoup moins sacrée que celle à laquelle vous aspirez...*

C'est bien là que réside l'origine de nombre de ses maux. Je crois que l'homme contemporain devrait respecter les deux principes unitaires fondamentaux de la nature : l'atome pour la matière inorganique et la cellule pour la matière vivante. À mon avis, ces deux unités fondamentales devraient être sauvegardées et jamais manipulées. Outrepasser ces deux limites naturelles présente un risque. C'est pourquoi je suis opposé aussi bien aux expériences nucléaires qu'aux manipulations génétiques.

*Une dernière question : sur quoi êtes-vous en train de travailler actuellement ?*

À part le fait que je suis en contact avec un cercle de chercheurs qui voudraient fonder une société Huxley, et pour lesquels je réunis mes souvenirs personnels et ma correspondance avec lui, le problème dont je m'occupe est celui du bonheur. J'en parlerai dans la conférence d'ouverture d'un congrès international de psychothérapie qui se tiendra à Bâle. Le thème que j'aborderai est : « La recherche du bonheur et le sens de la vie. » Un problème fondamental pour l'homme, comme déjà l'avait compris Aristote dans son *Éthique à Nicomaque*. Il est étrange que ce soit moi, le chimiste, qui le rappelle. Que signifie être heureux ? Et quel est le critère du bonheur ? Voilà mon problème actuel.

*Une question personnelle : croyez-vous en Dieu ?*

Oui, tout à fait. L'important est toutefois de s'entendre sur le concept de foi : je ne crois pas dans les dogmes, qui sont pour ainsi dire des expériences de seconde main. Je crois en un esprit créateur, qui se manifeste dans la création et qui s'ouvre à moi dans l'expérience d'union mystique avec le tout.

## Deuxième entretien

Voilà bientôt presque deux années qui se sont écoulées depuis notre première rencontre. Là-haut, dans les bois de Rittimatte, le temps a passé sans laisser de traces. Hofmann a, depuis peu, fêté ses quatre-vingt-treize ans [\[13\]](#), mais il a la même lucidité et la même vitalité que toujours. Il s'excuse seulement de n'avoir pas pu venir nous chercher en voiture, parce que les sévères autorités suisses ne lui permettent plus, étant donné son âge, de conduire. Cela a entraîné un certain changement dans ses habitudes de vie. Mais la chose dont il veut tout de suite nous parler est le deuil qu'il porte en lui et qu'il n'a pas encore pu élaborer : Ernst Jünger est mort, l'ami auquel il se sentait particulièrement lié. Cette perte l'a atteint dans son intimité.

*Quand vous êtes-vous vus pour la dernière fois ?*

En septembre 1997. Il était venu à Bâle, comme chaque année, pour le salon de l'entomologie. C'était une belle journée. Un soleil resplendissant réchauffait l'air de ce début d'automne. Nous nous étions entendus pour nous retrouver dans le grand salon où les exposants présentaient leurs coléoptères. Quand j'ai rejoint le lieu du rendez-vous, je vis que Jünger était encore tout occupé à observer à la loupe des exemplaires exposés. Après les avoir attentivement examinés, il en acheta un ou deux. Il était vraiment extraordinaire de constater avec quelle immédiateté et quelle spontanéité, tout en ayant déjà dépassé les cent ans, il s'abandonnait à sa passion. Après avoir visité la foire, nous avons déjeuné avec nos conjointes à l'Hôtel Drei Könige. Jünger allait bien, il était d'excellente humeur, encore parfaitement lucide, quoique, de temps en temps, il eût le regard fixe et lointain, donnant l'impression de s'absenter. Cette dernière rencontre a été très heureuse.

*Vous ne vous êtes plus revus ?*

Non, ensuite, je suis allé à son enterrement à Wilflingen. Une cérémonie solennelle, fabuleuse. La neige fraîche, tombée le matin

même, enveloppait le paysage d'une blancheur qui scintillait sous les rayons du soleil. Le cercueil était transporté sur une voiture tirée par des chevaux blancs. Une assistance nombreuse venait de tous les coins du monde, formant une foule imposante qui se bousculait, de manière compacte, dans cette partie du village. De vieux soldats en uniforme, magnifiques à voir, étaient au garde-à-vous pour un dernier hommage. La chose qui a surpris un peu tout le monde, c'est que la cérémonie religieuse fût un rite catholique.

*Signe extérieur de la conversion finale au catholicisme...*

C'est ce qu'on dit, mais je suis enclin à croire que c'était le signe de la grande importance qu'il accordait au cérémonial, aux formes, au côté esthétique de la vie. En cela, le catholicisme était pour lui exemplaire, puisqu'il n'avait pas perdu le sens des cérémonies. Le symbolisme catholique l'avait toujours fasciné. Le protestantisme, lui, de ce point de vue, est très pauvre, dépouillé. Parfois, nous tendons à interpréter cet aspect du catholicisme de façon négative, comme un appauvrissement formel de la religion, et cela nous trouble. Pour Jünger, c'était au contraire une sorte d'écrin du symbolique. Quoi qu'il en soit, il est difficile de dire si, dans les derniers temps, il y a eu en lui une conversion au catholicisme à proprement parler.

*C'est ce que soutiennent ses biographes, Paul Noack et Heimo Schwilk...*

C'est possible, mais je trouve ça curieux et au fond inexplicable. Évidemment, il est vrai que récemment Jünger s'était intéressé de manière particulière aux dieux et aux titans. Ce qui aura eu, sans aucun doute, un rôle important, c'est le fait que tout le milieu où il vivait était profondément catholique : le baron von Stauffenberg, l'un de ses meilleurs amis, propriétaire du château où il vivait et de l'église qui lui était attenante, était un catholique rigoureux ; la communauté de Wilflingen, à laquelle il se sentait lié, était aussi profondément catholique. En tout cas, la cérémonie funèbre a été grandiose.

*Mais il y a quelque chose qui cloche dans cette conversion...*

C'est la raison pour laquelle j'aimerais en parler un jour directement avec M<sup>me</sup> Jünger et connaître les raisons plus profondes de cette surprenante adhésion au catholicisme.

*Qui a été pour vous Jünger ? Quel souvenir en gardez-vous ?*

Un ami précieux, un interlocuteur irremplaçable, un esprit extraordinairement ouvert et juvénile jusqu'à l'âge canonique qu'il a atteint. Son caractère se reflétait aussi dans son écriture, qui était restée pratiquement inaltérée au cours du temps, déterminée et assurée comme lorsqu'il était dans la plénitude de ses forces. Je le lui ai fait remarquer une fois. Il m'a répondu qu'un vieux guerrier ne tremble jamais.

*Qu'est-ce qui vous rapprochait ?*

Je crois avant tout une certaine attitude « ophtalmique » envers le monde. Il y a des personnes chez lesquelles domine la perception visuelle, chez d'autres c'est l'ouïe qui est centrale, chez d'autres encore la pensée, à savoir une relation abstraite avec le monde. Jünger était un type incontestablement visuel, chez lui la perception, la vision précédait la pensée. Je suis fait sur le même modèle. Même quand je faisais mes études de chimie, avant de penser abstraitement à une formule, j'en « voyais » concrètement la structure.

*Une chose qui vous rapprochait, c'était peut-être aussi un mode de vie : tous deux vous vous êtes retirés en pleine nature, pour mener une vie dans les bois, peut-on dire...*

Nous étions tous deux des *Waldgänger*, aussi bien dans le sens littéral que dans le sens figuré du terme. Nous avons préféré le bois à la ville, dans la mesure où, à un certain moment, nous nous sommes retirés de la vie citadine et nous avons choisi d'habiter en pleine nature.

Mais aussi au sens métaphorique : nous nous sommes « ensauvagés ». Nous ne supportons plus les formes de vie bourgeoises et urbaines, et nous sommes devenus des « rebelles », des « anarchistes », comme Jünger aimait à dire. Et ça nous a étroitement rapprochés. Jünger l'a amplement théorisé dans ses essais. Et moi aussi, je suis convaincu que, pour trouver le bonheur, l'homme doit revenir à la nature. Pour lui, comme pour moi, la nature est une référence importante, telle que Goethe se la représentait : selon lui, il y souffle un esprit divin.

*Il y a presque deux ans, au terme de notre première conversation, vous nous racontiez votre intérêt pour le problème du bonheur. Vous vous en occupez encore ?*

Évidemment, c'est un sujet auquel je ne me lasse jamais de réfléchir. En mai 1997, j'ai présenté mes considérations sur le bonheur, au cours des journées de psychothérapie de Bale. Quelques semaines plus tard, je les ai reformulées au congrès du Collège européen pour les études de la conscience, qui a eu lieu à Leipzig. Mais par la suite aussi, j'ai continué à réfléchir à ce problème, en l'approfondissant en relation aux conditions de vie de l'homme contemporain, à sa perte de tout sens et de repères, et d'un point de vue philosophique, plus général. Le bonheur est une question centrale dans la vie de l'homme, c'est le problème de sa réussite, et la philosophie s'en est occupée dès l'origine. Aristote affirme au début de son *Éthique à Nicomaque* que tous les hommes aspirent au bonheur comme à leur fin, à leur bien propre. Des siècles plus tard, au Moyen Âge, saint Thomas le rappelle encore : *ultima ratio vitae humanae beatitudo est*. Sans parler de l'ère moderne et contemporaine, où le bonheur, compris maintenant en un sens presque exclusivement terrestre, est le souci de l'éthique et de l'anthropologie.

*Ainsi que de la religion...*

Bien sûr, le bonheur n'est pas central seulement en philosophie. Même les grandes religions au fond ne sont rien d'autre que la recherche et la promesse du bonheur, que l'on poursuit pour donner un

sens à l'existence humaine. C'est de là que tirent leur origine l'idée chrétienne d'une béatitude céleste, celle du paradis islamique et même la conception d'un bonheur seulement terrestre dont une longue tradition a vu les précurseurs chez les épicuriens. Mais qu'est-ce vraiment que le bonheur ?

*Non seulement une question philosophique, mais aussi un problème qui attire l'attention générale...*

Parce que chacun le poursuit comme la fin principale de sa vie. Le véritable problème, c'est que nous en avons des conceptions différentes. Je crois que l'on peut distinguer dans l'histoire de l'homme deux grandes voies pour la recherche du bonheur : le bonheur spirituel de l'être et le bonheur matériel de l'avoir. La civilisation occidentale a suivi la seconde voie, qui a fini par pousser l'homme à la consommation de masse, à l'individualisme égoïste, à la recherche effrénée de l'enrichissement personnel et du bien-être purement matériel. Avec les conséquences négatives que nous connaissons.

*On dirait une dynamique sans échappatoire possible...*

Mais vous ne vous rendez pas compte que justement cette dynamique, accélérée dans le monde occidental par l'inférieure synergie de l'économie, de l'industrie et de la technique, finira par entraîner l'homme de plus en plus loin de ses origines naturelles ?

*Et quelles seraient les alternatives ?*

Je suis profondément convaincu que l'homme ne peut trouver son bonheur qu'en revenant à des conditions de vie le plus possible naturelles. Je pense donc que dans tout ce qui se fait aujourd'hui sur le plan économique, social et politique, il faudrait se demander chaque fois, avant de procéder à sa réalisation, si cela contribue vraiment au bonheur de l'homme compris dans ce sens. Voilà pour moi la question fondamentale, celle dont la solution détermine toutes les autres.

### *Concrètement qu'est-ce que ça signifie ?*

Je vous l'explique par un exemple. Aujourd'hui, se produisent un peu partout, dans l'escalade de la globalisation, des fusions entre groupes et entreprises : eh bien, avant de les réaliser, on devrait se demander si elles conduisent vraiment à un plus grand bonheur des gens ou non. Cela vaut naturellement pour toutes les grandes questions économiques, politiques et surtout technologiques.

### *Pourquoi la technique en particulier ?*

Parce que c'est un facteur explosif qui représente pour l'homme un potentiel énorme et stupéfiant, mais aussi un grand danger, un facteur de déracinement et de dévastation de la Terre.

### *Que faire alors ?*

L'impératif d'un nouveau respect de la nature s'impose. Mais il faut le fonder non pas sur une sensibilité simplement esthétique : plutôt sur des considérations globales. Aujourd'hui, malheureusement, nous voyons qu'à cause de la colonisation technologique de la vie, l'homme est de plus en plus arraché à son contexte naturel. C'est une évolution aussi fatale que dangereuse. Il suffit de regarder la façon de vivre et d'habiter de l'homme moderne : il réside dans des agglomérations urbaines qui sont si étrangères aux rythmes biologiques de la nature que cela le met même dans l'incapacité de s'apercevoir de la présence du ciel étoilé au-dessus de lui.

Cela vous semblera singulier, mais une des choses qui me remplissaient le plus de joie quand des jeunes venaient me raconter leurs expériences avec le LSD, c'était leur conversion à la nature : souvent, ils m'avouaient que, grâce aux expériences psychédéliques, s'était développée en eux une sensibilité au miracle de la création, et qu'ils avaient senti mûrir en eux un sentiment presque mystique d'amour de la nature. Il y a quelque temps, un jeune Argentin m'a écrit qu'au bout de sept ans de LSD, il a abandonné la vie urbaine et qu'il

s'est retiré dans une région où il cultive, de façon autarcique, tout ce dont il a besoin : il a appris à vivre seul, avec sa famille et son bonheur.

*Vos considérations sur la fuite hors des villes, une certaine réticence à l'urbanisation, si vous nous permettez, apparaissent comme irrémédiablement liées à une époque qui n'a plus cours.*

Ce n'est pas une question de dates ou de modes. Vous ne vous apercevez pas que, dans la vie urbaine moderne, tout est pour ainsi dire artificiel, arraché à ses racines, mort ; alors que dehors, en plein air, à la campagne, dans les bois, tout est vivant, on voit les rythmes de la vie de la nature, l'alternance des saisons ? L'urbanisation moderne qui a coupé notre lien avec la nature est une des conséquences négatives par lesquelles se manifeste la puissance dévastatrice de la technique et du mode de pensée qui est à la base de son développement unilatéral.

*L'idée d'un retour à la nature et d'un jardin terrestre où s'abandonner à un bonheur adamique est un rêve que l'humanité a poursuivi périodiquement et tenté de réaliser. Mais aujourd'hui, plus que jamais, cela apparaît comme une utopie romantique irréalisable...*

Il est évident que si, par retour à la nature, on entend ce que vous imaginez vous, à savoir la régression à des formes de vie prémodernes, alors nous nous trouverons effectivement en présence d'une naïveté romantique. Par retour à la nature, j'entends, moi, tout autre chose : le réveil d'une nouvelle conscience devant la merveille qu'est la nature, une nouvelle attention pour le fait qu'il y a une dimension fondamentale de l'être, la nature justement, que nous ne pouvons pas traiter comme une simple ressource ou un pur matériau à utiliser. Bref, nous ne pouvons pas continuer à penser et à agir comme si tout ce que la planète Terre nous offre – de magnifiques cadeaux, si nous considérons le caractère extraordinaire et merveilleux de la vie dans l'univers – était un simple objet dont nous pouvons disposer à volonté, ou une ressource à exploiter jusqu'à épuisement. Cette manière de penser et d'agir est devenue prédominante dans le monde occidental, avec le développement unilatéral de la pensée scientifique en direction

de la technique.

*À quoi vous opposez précisément le retour à la nature...*

Pour moi, il s'agit de reconnaître et de respecter le miracle de la nature et de ses éléments, dont nous-mêmes, avec notre conscience, nous provenons, et auxquels nous reviendrons. En ce sens, l'étude scientifique de la nature, comme la physique ou la chimie, et l'expérience mystique du monde convergent. Par exemple, en observant et en étudiant une plante, je vois qu'elle vit de la force élémentaire de la lumière du soleil qui stimule certaines transformations chimiques élémentaires, les mêmes qui sont à la base de ma vie. Cela devrait nous permettre de comprendre que nous appartenons tous à la même entité naturelle, que nous faisons partie d'un unique cosmos, respirons et vivons dans l'air et dans la vie de l'univers. Si nous étions encore sensibles à cette expérience, nous pourrions, par exemple, comprendre beaucoup mieux quelle importance fondamentale revêt le soleil pour la vie du tout, et pourquoi dans de nombreuses religions, il représente la divinité fondamentale.

*Le respect de la nature est alors pour vous le point à partir duquel se développe une bonne façon de repenser les rapports entre la conscience et le monde ?*

Il s'agit d'un pas presque inévitable, si nous pensons jusqu'au bout notre appartenance à la nature. Mais je dirais davantage : ce n'est qu'ainsi qu'il est possible de dépasser le dualisme entre sujet et objet, qui se trouve au fondement de la pensée technico-scientifique, et de développer une conscience cosmique que je n'hésite pas à comparer à ce type de fusion avec l'absolu qui, dans la tradition chrétienne, a été appelée *unio mystica*.

*Mais c'est un résultat auquel on parvient à partir d'expériences culturelles différentes...*

Il y en a qui parviennent à ce genre d'expérience au moyen de la

grâce, d'autres à travers la méditation transcendantale, la pratique du yoga, ou encore certaines techniques de respiration. En ce qui me concerne, même les expériences que j'ai faites avec une substance psychoactive comme le LSD m'ont conduit à cette vision de la nature.

Regardez en revanche quelle expérience de la nature fait l'homme occidental d'aujourd'hui. Dites-moi, par exemple, comment quelqu'un qui vit dans une agglomération urbaine peut considérer le soleil. Manifestement, pour lui le soleil n'a plus rien de cosmique ou de religieux : c'est devenu un élément de son quotidien parmi d'autres, tout compte fait assez insignifiant. Tout au plus une ressource à exploiter. Si, plutôt, nous réapprenions à nous étonner du soleil !

À ce propos, Jünger a écrit une phrase essentielle à mon avis : que le danger le plus grand pour l'homme est que la vie devienne pour lui quelque chose de quotidien. Si cela se produit, tout paraît aller de soi et il n'y a plus de place pour l'étonnement et la stupeur.

*Croyez-vous que ces idées aient un impact sur l'homme moderne ?*

Je le souhaite vivement. Une transformation de la conscience de l'homme occidental pourrait commencer justement là : en comprenant que la nature même est divine, et que nous avons un lien de parenté très étroit avec la transcendance. Dans cette optique, tout être vivant nous apparaît comme une créature proche de nous, toute plante, je la vois comme une partie de la vie du tout auquel j'appartiens, moi-même, partageant avec elle le destin élémentaire de la génération et de la corruption, fondé sur la combinaison et la séparation de quelques éléments chimiques communs. Être conscient de ce processus favorise un épanouissement et une transformation de la conscience vers quelques intuitions éthiques et métaphysiques qui, du reste, se retrouvent dans les principales religions. La conscience d'appartenir à la nature, au cosmos, est ce qui nous lie aux autres hommes et à tous les êtres vivants.

*Quel fondement a cette vision ?*

Elle a un fondement à la fois religieux et scientifique. Elle peut naître du simple étonnement devant la beauté des créatures, de la joie d'une pure contemplation, comme de l'enquête scientifique qui pénètre d'un œil objectif la structure de tout ce qui est. Malheureusement, l'humanité occidentale se laisse conduire presque exclusivement par les aspects pratico-objectifs de la science et de la technique dans le but d'améliorer sa qualité de vie, et ignore, en revanche, les aspects mystico-contemplatifs. Mais, à l'origine, les sciences de la nature aussi naquirent du désir de sonder les merveilles de la création. Il suffit d'ouvrir les volumes anciens de botanique : ils commencent presque toujours par des louanges adressées au Seigneur, qu'ils remercient des merveilles de la création.

*C'est dans cet esprit que vous avez écrit votre éloge de la pure contemplation ?*

En observant les merveilles de la nature qui nous entoure, on sent naître spontanément le sentiment d'appartenance au tout cosmique. Le texte auquel vous vous référez – *Éloge de la pure contemplation*<sup>[14]</sup> – n'est pas seulement un éloge abstrait de la contemplation, mais entend être un signe concret de gratitude envers la chance que j'ai eue d'habiter dans un paradis naturel tel que Rittimatte. Je raconte donc comment ma vision du monde est née de la contemplation des beautés de la nature, d'un côté, et de l'étude scientifique de la composition chimique de la matière de l'autre. Le tout est illustré de photos de papillons, de fleurs et de prairies entourant Rittimatte. J'en ai offert un exemplaire également à Jünger, qui l'a beaucoup apprécié.

*Jünger aussi avait une grande attirance pour la nature, mais cela ne débouchait jamais chez lui sur une vision mystique du cosmos ni sur une démonisation de la technique...*

Jünger s'est montré magistral et exemplaire à mes yeux, par l'importance qu'il accorde à la nature et à sa signification pour l'être humain. Dans nos conversations, nous revenions souvent et volontiers sur le sujet, même s'il était plus prudent que moi pour en tirer des

conclusions. Mais il était absolument d'accord sur le fait que l'urbanisation brise fatalement notre rapport aux rythmes vitaux de la nature. Et il le disait, parce qu'il était passé par les deux situations, celle d'une métropole, à Paris, et celle d'une retraite, à Wilflingen. Que sont désormais les villes, projetées et construites autrefois pour qu'on y habite ? Naguère lieux hospitaliers de l'habitat, elles sont devenues essentiellement des centres de commerce, de finance, d'économie. L'industrie elle-même s'installe sinon en ville, du moins dans les faubourgs immédiats. L'homme a été mis au service de toutes ces activités, au lieu de les soumettre à sa volonté. De même, la circulation qui s'y est développée crée de plus en plus d'aliénation, de pollution, de pathologies, de crises. Chaque jour, on entend et on lit des nouvelles qui confirment cette tendance. C'est pourquoi je vois favorablement les mouvements d'opposition à tout cela et les tentatives pour réveiller la conscience de l'homme, pour tout ce qu'il a en commun avec la nature vivante. C'est pour moi un point déterminant. Retourner à ce qui est simple, élémentaire, naturel.

*Nous supposons que vous n'êtes pas seulement hostile à l'urbanisation, mais aussi à la globalisation...*

Globaliser équivaut à programmer une catastrophe. L'histoire occidentale montre comment la science, qui, à l'origine, était contemplation et observation, s'est de plus en plus soumise à des fins pratico-techniques, visant au bien-être de l'homme. Sur cette voie, elle est devenue le facteur majeur de développement économique-industriel. Mais, dans cette mesure, nous avançons à une rapidité de plus en plus grande vers la dévastation systématique de l'écosphère. Malheureusement, au lieu de s'interroger sur les limites du développement, on le globalise. Il n'y a pas une seule région de la Terre à l'abri de cette furieuse expansion. Vous comprenez donc pourquoi je considère la globalisation comme la plus grande catastrophe de l'histoire. Du reste, nous l'avons vu suffisamment : la rationalisation technologique a produit de nombreux avantages, mais sans un vrai contrôle, elle finira par causer des désavantages et des désastres encore plus grands.

*Quelle alternative suggérez-vous ?*

L'unique alternative que je vois, c'est d'employer la technologie pour revenir à une forme de vie plus naturelle, moins artificielle, pour reconquérir l'équilibre physique et psychique que la vie moderne nous a volé. Goethe compte parmi les grands penseurs dont nous devrions nous inspirer. Il l'a compris et prévu, en quelque sorte, en soutenant l'importance du rapport de l'homme avec la nature vivante et en mettant en garde contre les dangers de la machine et de la technique. Le problème est que le développement qu'il avait à peine entrevu avance désormais avec une accélération impressionnante, explosive. Je crois que dans peu de temps la globalisation conduira à une crise colossale. Tôt ou tard, il y aura inévitablement des réactions, et même violentes. Peut-être une « révolte des masses », mais dans un sens différent de celui qu'y mettait Ortega y Gasset.

*Lequel ?*

Ortega y Gasset donnait à l'expression qu'il avait forgée un sens péjoratif pour indiquer la progressive massification de la civilisation moderne. Il entendait dénoncer le fait que la massification avait fini par inhiber les authentiques forces créatives de la culture européenne, qui pour lui étaient l'apanage de l'aristocratie. Pour moi, il s'agit au contraire de promouvoir une prise de conscience générale, chez tout le monde, et donc aussi et surtout dans les masses, en ce qui concerne l'état de la planète, et de faire comprendre la nécessité de transformer notre mode de vie occidental, l'unique dans l'histoire des grandes civilisations à être fondé si obstinément et si exclusivement sur le matérialisme et le consumérisme.

*Ce sont pourtant des phénomènes désormais universels, qui ont contaminé toutes les civilisations. Nous vivons dans une société multiculturelle, où tout est uniformisé sur les standards de la technique, de l'économie et de la consommation.*

Même l'idée d'une société multiculturelle, au sens d'un mélange qui uniformiserait les civilisations, est pour moi absurde. La civilisation est différenciation et conservation des différences. Comme, dans la nature, toute espèce doit pouvoir développer sa spécificité, il devrait en être de même pour toute culture singulière. Ce que nous voyons s'affirmer en réalité, c'est un phénomène contraire : à savoir un mélange confus et sans racines, non pas une civilisation, mais un *melting pot* qui, tôt ou tard, éclatera. Je ne veux pas être trop pessimiste, mais je soutiens qu'il faut retrouver son identité et se rendre compte que le bonheur ne peut résider qu'en elle.

*Vous ne pensez pas que soit possible un contrôle politique de la globalisation ?*

Une des conséquences les plus dangereuses de la globalisation me semble être justement la séparation du pouvoir économique-financier et de la responsabilité politique, avec des conséquences néfastes. Autrefois, pouvoir et responsabilité étaient réunis dans un seul sujet. Aujourd'hui, le pouvoir matériel semble concentré dans les mains de la finance et de l'économie, mais ce que l'on pourrait souhaiter, c'est une forte instance politique, l'État, en mesure de garantir les responsabilités générales de la société. Malheureusement, la globalisation et la libéralisation sauvages font que les grandes décisions économiques s'affranchissent de plus en plus du pouvoir politique qui détient ces responsabilités.

*Pourquoi y voyez-vous un mal ?*

Ici, à Bâle, nous avons sous les yeux un exemple concret de cette scission, et des maux qu'elle peut entraîner. La récente fusion des deux groupes chimiques Sandoz et Ciba, tous deux sains et efficaces, avec d'excellents laboratoires de recherche, n'avait aucun motif réel d'avoir lieu, sinon probablement l'intérêt du gros actionnaire qui les contrôlait tous les deux. Une fois effectuée, elle a produit pour premier effet une « restructuration », euphémisme qui, comme désormais nous ne le savons que trop, signifie réduction du personnel et des programmes de

recherche. Bien que tout cela ait été d'emblée évident, rien n'a été possible pour l'empêcher et le gouvernement s'est révélé impuissant face au pouvoir écrasant de l'économie et des financiers. Pour Bâle, cela a été une catastrophe, à commencer par le grand nombre de chômeurs que la crise a créés.

*Mais la globalisation produit aussi des effets positifs, par exemple de plus en plus de biens à un coût de plus en plus bas, et par conséquent une augmentation du bien-être...*

Bien sûr, mais il faut voir si ces avantages apparents à brève échéance compensent les dommages à long terme. N'oublions pas que la globalisation implique un accroissement de l'industrialisation, qui s'attaquera de plus en plus au Tiers-Monde et aux territoires du globe jusque-là non contaminés. Cela entraînera une pollution, de plus grandes émissions d'anhydrides de carbone dans l'atmosphère, un élargissement du trou dans la couche d'ozone... Sans compter que l'humanité, en utilisant des combustibles fossiles pour alimenter la production industrielle et la mobilité individuelle généralisée, est en train, dès aujourd'hui, de consommer des quantités énormes d'énergie. Des ressources accumulées au cours de millions d'années sont brûlées actuellement en quelques mois. Nous détruisons, avec une rapidité inouïe, le merveilleux équilibre qui s'est créé dans la nature au cours de millions d'années. Même si on le voulait, il serait difficile de planifier une destruction du milieu plus dévastatrice que celle qui advient de nos jours. L'humanité avance à grands pas vers la catastrophe.

*Vos prévisions sont très pessimistes...*

À court terme, je ne vois pas d'alternatives au pessimisme. Mais dans une perspective cosmique plus lointaine, je pense que la nature a un souffle plus puissant que celui de l'homme, et que sa force de transformation et de régénération est inépuisable. Donc, à long terme, la nature finira par intégrer l'histoire de l'homme dans son lit géologique.

*Votre critique de la civilisation occidentale est, quoi qu'il en soit, une critique classique. Toute époque a eu son cahier de doléances et il y a toujours eu des gens pour prévoir des moments d'effondrement. À moins que vous ne croyiez qu'il y a un aspect nouveau – disons plus spécifique – de la situation contemporaine ?*

La situation contemporaine est profondément différente de toutes celles qui l'ont précédée. Dans le passé, il ne s'était vérifié rien de semblable à ce à quoi nous assistons aujourd'hui. Évidemment, depuis toujours l'homme s'est détaché de la nature et l'a dominée par la technique. Considérons, par exemple, le développement de l'agriculture : du travail manuel aux champs et des semailles à la main, on est parvenu à une complète mécanisation et à la motorisation, ainsi qu'à la fertilisation chimique et à la programmation des cultures.

*Et aujourd'hui quel est, selon vous, le fait nouveau ?*

Pour la première fois dans l'histoire, la dynamique de l'intervention technologique a pris des dimensions planétaires, et il n'y a plus aucun responsable en mesure de la contrôler, ni aucun système politique auquel la soumettre. Je crois que les racines lointaines de ce développement sont à rechercher dans la vision dualiste qui oppose l'homme à la nature, et dont les prémisses sont déjà posées, hélas, par la conception chrétienne de la nature, présentée en termes dépourvus d'ambiguïté dans la Genèse.

*À quoi faites-vous allusion ?*

Au fait que Dieu attribue déjà à l'homme le pouvoir d'asservir à ses propres fins la nature et les autres êtres vivants. Dès ses débuts, par conséquent, la civilisation occidentale se fonde sur un dualisme néfaste. Mais c'est devenu un danger mortel à partir du moment où la technique s'est développée dans une mesure telle que l'homme dispose du pouvoir de provoquer des bouleversements planétaires et même d'annuler la vie sur le globe. C'est une situation explosive qui ne s'était

jamais vérifiée auparavant. Non seulement l'hypothèse d'une catastrophe nucléaire est inquiétante, mais aussi le fait qu'avec un système de vie fondé sur l'accroissement constant de la consommation et de la production des biens capables de la satisfaire l'homme menace l'atmosphère même et les eaux. Bref, pour vivre comme nous vivons, nous endommageons et nous dévastons la nature. Mais elle est notre fondement et notre soutien irremplaçable. Si nous ne comprenons pas que nous sommes nous-mêmes une partie de la nature, nous irons inéluctablement vers notre destruction.

*Certains disent que la technologie apportera par elle-même des correctifs à son développement...*

Qui ne changeront pas, de toute façon, l'orientation générale. Je sais bien que, même par le passé, des apocalypses ont été annoncées, mais il s'agissait d'autre chose. Aujourd'hui, le moment est venu de comprendre que notre situation est complètement différente. Elle est devenue telle qu'elle requiert une intervention et une prise de conscience extraordinaires. Aujourd'hui, Prométhée est vraiment déchaîné. Tout ce que cette antique figure mythologique symbolisait, le vol du feu et des techniques des dieux, apportés sur la Terre pour rendre le ciel superflu, nous l'avons concrètement réalisé. Qu'est-ce que l'énergie atomique ? C'est une reproduction sur Terre de l'énergie solaire. Qu'est-ce que la manipulation génétique ? Une manière de rendre Dieu superflu, en intervenant nous-mêmes dans la création de l'homme. Mais nous connaissons la conclusion du mythe : Prométhée fut puni de son outrecuidance. Avec son savoir, l'homme pourrait faire de la Terre un paradis, mais il est en train de la saccager par sa perversion économique-technologique.

*Cette dégénérescence dépend d'une mauvaise volonté ? Ou de quoi d'autre ?*

Elle provient, bien entendu, de la vision dualiste à laquelle j'ai fait allusion, mais il se peut également qu'il s'agisse d'une étape inévitable par laquelle nous devons passer. Ce que nous ne pouvons pas, c'est en revenir à un état prémoderne, adamique. Nous devons penser jusqu'au

bout où nous mène l'évolution que nous laissons agir, et en tirer les conséquences. Nous devons comprendre qu'il est indispensable de soumettre la technique et de la mettre au service de la nature, et non pas l'inverse, comme cela se produit. Nous devons abandonner un anthropocentrisme technologique aveugle et apprendre à respecter la nature, qui est notre fondement même. L'histoire de l'humanité n'est qu'un bref chapitre de l'histoire de la Terre. Ce n'est qu'en comprenant ce fait que l'humanité pourra sortir de l'escalade frénétique vers l'utile et l'économique, et espérer reconquérir paix et bonheur.

*Dans la mesure où vous êtes un chimiste, donc un homme de science, vous vous sentez responsable de ce développement et vous choisiriez aujourd'hui encore la voie de la chimie ?*

Bien sûr, parce que je suis convaincu que la chimie est une sorte de contemplation de la nature et de sa structure élémentaire : elle ne nous éloigne pas de la nature, mais elle nous aide à en comprendre les merveilles. Ce qui m'a poussé à devenir chimiste, ce fut un intérêt purement contemplatif, le désir d'observer et de comprendre la nature, surtout le monde des plantes.

*L'idée de Goethe...*

Oui, pour moi, la voie de la chimie était une voie philosophique. C'est justement pourquoi, après mon diplôme de chimie, j'ai décidé d'entrer chez Sandoz : c'est là que je pouvais avoir la possibilité d'étudier, à des fins pharmacologiques, les plantes officinales, connues depuis l'Antiquité, en tentant de reconnaître et d'isoler, du point de vue de la chimie moderne, leurs principes actifs. Je ne m'intéressais absolument pas à la chimie synthétique, je voulais seulement connaître et pénétrer les secrets chimiques des remèdes naturels. Regarder à l'intérieur du mystère de la nature pour en exploiter le bon côté. La chimie a été pour moi une voie pour parvenir à une mystique de la nature, et je suis content de l'avoir choisie.

*Ainsi conçue, la chimie paraît très proche de l'alchimie...*

Les alchimistes avaient prophétisé qu'il y avait quelque chose de miraculeux dans la nature, mais ils n'étaient pas en mesure de l'expliquer vraiment. Bien que les premières expériences chimiques remontent à leur temps, ils ne surent et ne purent pas pénétrer réellement les mystères de la matière et des éléments. En tout cas, je suis convaincu que l'issue vers laquelle on se dirige en suivant la voie de la chimie, ainsi entendue, n'est pas le matérialisme positiviste, mais une sorte de religion naturelle. Le sens originel de la recherche chimique, tout comme celui de la science de la nature, était de comprendre le miracle de la création, et non pas ce qui s'est réalisé avec la combinaison moderne de science-technique-industrie et économie.

*Mais vous savez bien qu'avec l'apparition souveraine de l'homme dans l'histoire de la nature, c'est-à-dire avec le début de la conscience et de la vie humaine, tout change. Un sujet s'érige en seigneur sur la Terre et avec la technique il en devient le maître.*

Bien sûr, mais l'homme lui-même, avec sa conscience, fait partie intégrante de la nature. Ce n'est pas que la conscience soit quelque chose de différent de la nature, mais elle en est un des développements les plus complexes et les plus subtils. Je crois que les végétaux, autant que les animaux, ont des formes primitives de conscience, ou plutôt d'énergie vitale, et une capacité d'interaction avec le milieu environnant. Chez l'homme, tout cela est extrêmement développé et complexe, mais cela ne change pas son appartenance à la nature, même si s'ajoute chez lui le phénomène très particulier de la conscience de soi. La vision que Goethe avait de la nature et celle de Jünger concordent sur ce point, et il n'est pas fortuit que ce soient tous deux des maîtres pour moi.

*Quoique vous apparteniez au monde moderne, vous faites référence, au fond, à une vision traditionnelle de l'homme. Max Weber a parlé d'un désenchantement du monde et de l'impossibilité d'un retour aux traditions. Qu'en pensez-vous, vous-même ?*

Contrairement à Max Weber, je pense que plus nous savons, justement grâce à la science, plus nous sommes stupéfaits devant le caractère merveilleux du monde. Et que donc la croissance du savoir ne conduit pas au désenchantement, mais, tout au plus, à un enchantement encore plus grand. Le savoir amènera donc, tôt ou tard, à une nouvelle forme de religiosité, plus élevée, à un réenchantement du monde. En ce sens, nous allons vers une nouvelle communauté de foi et de savoir. Ce qui, autrefois, pouvait n'être saisi que de façon poétique et symbolique – pensez par exemple à un *mandala* où est résumé le sens de l'univers – aujourd'hui, nous pouvons le reconnaître à travers le savoir. De sorte qu'il est difficile de ne pas devenir religieux : d'une religiosité cosmique qui n'a plus besoin d'églises. Même Nietzsche admettait que l'homme a besoin de quelque chose de ce genre pour survivre à la contingence.

*Vous nous avez déjà dit que vous croyiez en un principe divin, mais vous semblez plus proche d'un panthéisme naturaliste que du Dieu personnel du christianisme. Nous vous demandons donc : croyez-vous dans l'au-delà, dans une vie après la mort ?*

Je pourrais vous répondre ce que m'a répondu Jünger quand je lui ai posé la même question : « Je ne crois pas, je le sais. » Pour ma part, je suis convaincu que nous sommes destinés à retourner d'où nous venons. Aux éléments. Mais, en tant que chimiste, je sais aussi que les éléments naturels n'épuisent pas la totalité de ce que nous sommes. Il y a aussi, pour ainsi dire, un élément spirituel qui nous constitue, et là aussi je devrai retourner. Ce qu'est cet élément, je ne puis le dire. D'où provient tout ce qui est chimique, en tant que scientifique je ne sais pas et je ne peux pas l'expliquer. Mais j'imagine qu'il doit y avoir un grand chimiste qui a réalisé tout ce que moi, petit chimiste, je parviens à voir. Je suis convaincu que Dieu se révèle à travers sa création, et nous ne sommes rien d'autre qu'une petite manifestation d'un tout qui est à la fois nature et esprit.

## 4<sup>ème</sup> de couverture

En 1943, le chimiste suisse Albert Hofmann (né en 1906), travaillant sur certaines propriétés cardio-actives des champignons, découvre, par hasard, une substance aux vertus hallucinogènes : le LSD. On sait quelle fut l'importance du LSD dans les années « psychédéliques ». Ernst Jünger, qu'Albert Hofmann rencontra très tôt, Cary Grant, Aldous Huxley, Allen Ginsberg, William Burroughs, Timothy Leary contribuèrent à populariser cette substance, tout d'abord utilisée en psychothérapie, puis attachée à la *beat generation*, devenant alors le symbole d'une contre-culture de désobéissance civile, avant d'être interdite en 1967.

Cette rencontre avec un vieux sage, conscient des dangers de sa découverte, est l'occasion de réfléchir sur le rôle des drogues dans la création artistique et dans l'évolution des civilisations.

*Antonio Gnoli est journaliste et Franco Volpi enseigne la philosophie à l'université de Padoue.*

- 
- [1] Trad. Française, Édition du Rocher, 1981.
- [2] Le Ciel et l'enfer, trad. française, Éditions du Rocher, 1979.
- [3] *Éros et civilisation*, trad. française, Éditions de Minuit, 1991.
- [4] *L'Homme unidimensionnel*, trad. française. Éditions de Minuit, 1968.
- [5] Trad. française, Seuil, « Points Sagesse », 1977.
- [6] *La Politique de l'extase*, trad. française, Fayard, 1973.
- [7] *Chaos et Cyberculture*, trad. française, Éditions du Léopard, 1996.
- [8] A. Mohler, *Die Konservative Revolution in Deutschland 1918-1932. Ein Handbuch*, 3<sup>e</sup> édition augmentée, 2 volumes, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt, 1989. Trad. française, *La Révolution conservatrice*, Pardès, 1993.
- [9] *LSD. Il mio bambino difficile*, trad. italienne, Urra-Apogeo,

Milan, 1995. Trad. française : *LSD, mon enfant terrible*, traduit par Didier Aviat, Éditions du Léopard, 1997.

**[10]** Lire notamment, *Le Sage aux champignons sacrés*, trad. française, Seuil, « Points Sagesse », 1994.

**[11]** M. Eliade, E. Jünger (éditeurs), *Antaios*, 12 volumes, Klett-Cotta, Stuttgart, 1960-1971.

**[12]** Lors de l'entretien de 1997.

**[13]** En 1999, date de ce deuxième entretien.

**[14]** Trad. italienne Urra-Apogeo, Milan, 1997.